



Roman Fantastique  
*Auteure Mélanie De Coster*

**CHAPITRE 8 : IL VAUT MIEUX PRENDRE SES PRÉCAUTIONS QUAND ON VOYAGE LONGTEMPS**

Quelques jours plus tard, Merlin les renvoyait dans Laléa. Il leur confia deux missions : apprendre pourquoi le couvre-feu existait, et se mettre à la recherche de son ami, Le Balafré. Il le leur avait décrit, mais n'avait pu leur fournir son véritable nom. Merlin ne l'avait jamais appelé autrement que par ce surnom qu'il estimait amical, dû à sa principale caractéristique, une cicatrice ancienne, qui avait certainement dû être profonde, et qui lui déchirait le visage du sourcil gauche à la jointure des lèvres. Il avait failli leur dire jusqu'au sourire, car il se rappelait ce sourire mauvais, étrangement prolongé, qu'il adressait à ceux qu'il projetait de tuer. Le Balafré pouvait faire preuve d'une cruauté qui devait paraître interminable à ses ennemis. Mais Merlin ne voulait pas inquiéter ses élèves par cet aspect de l'homme qu'ils allaient devoir retrouver. La veille de ce départ, il avait rêvé d'un Laléa qui ne serait plus que cendres et désolation, une contrée dévastée par un mal absolu. Il craignait fortement que ce rêve ne devienne prémonitoire si ses élèves ne remplissaient pas la mission pour laquelle Le Balafré avait besoin d'eux. Or, même s'il n'avait plus la possibilité de se rendre à Laléa, Merlin désirait plus que tout au monde que ce lieu demeure égal à ses souvenirs.

Ils étaient déjà partis dans Laléa, et pourtant ce départ ne les excitait pas moins que le premier. C'était l'aventure, le plaisir, l'inconnu, tout ce qu'ils ne trouvaient pas dans leur vie quotidienne de ce côté-ci du monde. Le rituel du cercle, encore, et puis le vent qui caresse les cheveux, les soulève et joue avec eux. Ils étaient passés. C'était le jour à nouveau. Le matin certainement, le soleil n'était pas haut dans le ciel, comme Cosmo le leur fit remarquer.

C'est à pas comptés cette fois-ci qu'ils descendirent la colline. La rivière chantait toujours du même ton, mais ils se sentaient moins libres que quelques jours plus tôt. Peut-être parce qu'ils savaient maintenant qu'ils n'étaient pas seuls dans cet endroit hors du temps, hors de leur temps habituel.

Ils rejoignirent le village aux maisons de bois et aux portes ouvertes. L'animation du matin en remplissait la place centrale, les commerçants sortaient et exposaient leurs marchandises, les femmes s'interpellaient sur le pas de leurs portes, certains hommes chantaient, la voix grave et forte, en partant vers les bois qui s'étendaient à l'arrière du village. Il régnait là comme une douceur de vivre que nos voyageurs avaient peu l'occasion de voir dans leur cité grise et sans âme.

Ils avaient atteint le centre du village, et n'avaient encore conçu aucun plan, n'avaient pas décidé de la manière dont ils allaient procéder. Le Cambraire, surgissant derrière eux, les bras chargés de frusques, ne leur laissa pas le temps de réfléchir plus avant.

– Alors, vous avez déjà fini de manger ? Elle cuisine bien, la Marie, n'est-ce pas ? Oh, mais je vois que vous avez déjà trouvé des habits secs. Où avez-vous bien pu les trouver ? On ne fabrique pas ce genre de tuniques par ici, c'est certain.

Ils se jaugèrent du regard. Leurs vêtements n'avaient rien que de très courant pour quelqu'un de notre temps et de notre espace : jeans et T-shirts vivement colorés. Une robe fleurie, longue mais aux manches courtes, pour Titiana. Des vêtements usuels, mais nettement différents néanmoins de ceux portés par les habitants du village. Ils ne pouvaient pas passer inaperçus au sein des pantalons en toile rêche et brune, des chemises mal coupées et des robes protégées par des tabliers. Le Cambraire se distinguait lui-aussi, dans son costume de lin clair. Pourtant, les apprentis historiens qu'étaient nos voyageurs savaient que leur différence était plus flagrante encore. Sara eut le réflexe de répondre sans hésitation, et en faisant preuve d'un certain bagout, au Cambraire.

– Oh, c'est que nous avons des vêtements de rechange. Il vaut mieux prendre ses précautions quand on voyage longtemps, n'est-ce pas. Et le repas était excellent. Marie est une cuisinière remarquable. J'ai rarement rencontré un talent pareil dans l'art culinaire. Si tous vos concitoyens cuisinent de la même manière, nous aurons beaucoup de mal pour nous décider à partir. Vous savez, je crois que les habitants des autres villes du pays, et même au-delà, devraient être informés du talent de Marie. Elle pourrait même ouvrir un restaurant. Il suffirait d'un minimum de publicité, et elle ferait fortune en peu de temps. Je suis sincère, c'était encore meilleur qu'excellent.

Amadoué, le Cambraire reprit son air affable de vieux grand-père pour répondre à Sara. La moustache blanche au-dessus de ses lèvres frémit et leur sourit avant qu'il ne reprenne la parole.

– Vous exagérez peut-être un peu, jeune fille, même si je vois votre sincérité. Vous utilisez des termes étranges, c'est certain, mais je ne crois pas que vous pensiez à mal en cela. Néanmoins, maintenant que vous êtes restaurés, et vêtus de frais, nous nous devons de poursuivre notre conversation. Beaucoup de questions sont restées sans réponses tôt matin, et il est de mon devoir de vous interroger plus avant.

Arthur intervint, plus soucieux de leur mission que d'interrompre le Cambraire. Bafouillant presque dans sa précipitation, il parvint cependant à articuler une phrase.

– Nous aussi, nous avons des questions. Monsieur.

– Je comprends cela, mon enfant. Je comprends cela. Mais il vaut mieux que vous me suiviez dans mes officines pour converser plus complètement. Venez avec moi, et ne vous égarez pas en chemin.

Le Cambraire les entraîna par une ruelle de terre, serpent in distrait, jusqu'à un bâtiment peint en blanc. De larges fenêtres s'ouvraient vers l'extérieur, permettant ainsi de suivre directement ce qui pouvait s'y dérouler. Ils se glissèrent par deux dans l'ouverture béante, pénétrant dans ce qui semblait être l'unique pièce des lieux. Toute étendue en longueur, elle était parsemée de fauteuils

d'aspects confortables, déposés comme par hasard sur le plancher creusé par de nombreux passages.

Le Cambraire alla directement s'installer dans un siège habitué à sa présence. Après quelques secondes d'hésitation, ses invités d'un autre jour l'imitèrent. Comme lors de leur première rencontre, ils ignoraient lequel d'entre eux serait le premier à parler. Une impression de gêne menaça de s'installer, vite vaincue par leur porte-parole habituelle. Sara, après un regard circulaire plus qu'insistant, et fortement marqué, apprécia de vive voix l'aménagement des lieux. C'était le signal qui manquait au Cambraire pour commencer la conversation. Albin leur fit remarquer plus tard que les règles de conversation différaient dans Laléa. Apparemment, c'était toujours l'invité, l'étranger, qui devait prendre la parole en premier, contrairement aux us de notre monde. La politesse n'est jamais partout la même.

Le Cambraire leur expliqua alors la raison de leur emprisonnement la veille – un événement qu'il ignorait déjà séparé de plusieurs jours pour ses interlocuteurs. Le couvre-feu avait été établi dans toute la région quelques *foires* auparavant (*ils apprendraient par la suite que les foires avaient lieu à une fréquence mensuelle, et qu'elles étaient devenues une de leur unité de mesure temporelle*). C'est une décision qui avait été prise suite à de nombreuses agressions commises la nuit par « des êtres étranges et innommables, de véritables monstres sortis des ténèbres, tout en poils, en griffes et en dents. Nul n'avait jamais survécu à une rencontre avec l'une de ces créatures. On trouvait au matin des cadavres dépecés, déchirés, abîmés, presque méconnaissables, le visage exprimant une souffrance que les cris ne sauraient décrire. » C'était pour leur propre protection qu'ils avaient été enfermés, les monstres n'ayant encore jamais franchis tout ce qui pouvait tenir lieu de barrière. Les hommes qui les avaient capturés avaient risqué leur propre vie pour les secourir, et une deuxième fois pour les faire taire, quand leurs appels de clémence menaçaient d'alerter les êtres guettant à la lisière de l'ombre.

Les cinq élèves, maintenant prévenus, reconnaissants, et comprenant ce que leur légèreté avait failli causer, s'excusèrent d'une même voix. Le Cambraire balaya leur paroles d'un négligent geste de la main : leur ignorance s'expliquait par leur origine, quelle qu'elle soit. Il se réjouissait par ailleurs d'apprendre, par cette méconnaissance même, que la calamité qui s'abattait sur leur région n'atteignait pas tout le pays. Il les convia cependant à la plus extrême prudence, et à éviter dorénavant de voyager au-delà des limites du crépuscule.

Ils écoutaient tous le Cambraire d'un air appliqué, avec concentration et respect, quand Arthur s'exclama, d'une voix juste un rien trop forte : « C'est bien. Grâce à vous, on a déjà rempli la moitié de notre mission. On n'a plus qu'une question à vous poser.

– Pardon ?

– Oui, c'est...

Cosmo interrompit Arthur avant qu'il n'en dise trop. Il pressentait qu'il valait mieux garder le secret sur le but de leur visite, et œuvrer avec le maximum de discrétion.

– Pardonnez l'empressement d'Arthur, il a parfois du mal à contenir sa nervosité.

– Mais...

– Arthur, tais-toi !

– Je comprends l'excitation de votre ami, j'ai parfois été comme lui dans ma prime jeunesse. Il n'y a aucun mal, vraiment.

– Vous êtes trop bon, Monsieur le Cambraire. Voilà la question qu'Arthur voulait vous poser. Un ami de notre famille, qui se trouve être un oncle éloigné d'Arthur, nous a demandé, quand il a appris que nous partions en voyage, de retrouver une personne qu'il avait connue avant de se marier. Il voulait savoir ce que cet homme avait pu devenir après tant d'années. Il n'a malheureusement pas pu se souvenir de son nom, mais nous en a fourni une description sommaire. Peut-être pourriez-vous nous aider ?

Le Cambraire pinça les lèvres pour se retenir de sourire devant tant d'ingénue politesse.

– Je veux bien essayer, jeune homme. A quoi ressemblait donc ce fameux ami ?

– Hum... Il...

Albin prit la relève.

– D'après l'oncle d'Arthur, il était de forte carrure, très grand. Il portait de longs cheveux d'un brun

sombre, souvent rassemblés par un cordon d'herbe tressée. Il a ajouté que le détail le plus marquant de son ami, c'était la longue cicatrice qu'il portait sur la joue gauche. Cette description vous rappelle-t-elle quelqu'un que vous connaissez, Monsieur le Cambraire ?

– Je suis désolé, mes enfants, mais je crains bien que non. Quoique... Attendez...

Ils suspendirent tous leur souffle dans l'attente de sa réponse, cette seconde insouciant où elle menace souvent de s'enfuir. Le Cambraire poursuivit, appliqué,

– J'ai entendu parler d'un homme costaud et couturé qui vivrait à deux villages d'ici. Il est peut-être celui que vous cherchez.

– Ce serait trop facile.

Albin donna un coup de coude à Cosmo avant qu'il ne ronchonne plus avant. Le Cambraire leur fournit quelques indications pour retrouver le village en question, qui ne devait pas être très loin de celui où ils se trouvaient, à 10.000 pas selon lui. Ils apprirent par la même occasion qu'ils allaient quitter Clairfilet pour rejoindre Nonia, dont la taille et la population étaient plus importantes. Après les remerciements d'usage, ils prirent congé du Cambraire, en s'engageant à vanter l'accueil qu'il leur avait offert.

Dès qu'ils sortirent, une troupe de gamins menée par Achille vint les encercler. Ils étaient cernés de toute part par des enfants âgés de six à dix ans, tous plus énervés les uns que les autres. Leur chahut amena le Cambraire sur le pas de sa porte. Selon les calculs d'Albin, Achille ne leur intima le silence qu'à partir du moment où tous les enfants de la ville furent réunis devant la maison du Cambraire, le bâtiment le plus haut du village, dont le toit élevé contenait le clocher qu'ils avaient aperçus de la colline.

Achille, meneur de la troupe, leva ses deux bras en l'air pour amener le silence. Les enfants se rapprochèrent encore, fixant d'un air avide les étrangers que la nuit leur avait amenés. Quand il eut obtenu le silence le plus parfait qu'il pouvait espérer venant d'un regroupement d'enfants, Achille parla. Il n'avait qu'une question à leur poser, mais une question cruciale à en juger la réaction de ses compagnons. Il s'adressa à Albin, qu'il considérait visiblement comme le dirigeant du petit groupe qu'ils encerclaient. Quand Albin eut répondu par l'affirmative, tous les enfants, sauf Achille, reculèrent d'un pas, en retenant leur respiration. Certains, parmi eux, les admiraient, bouche bée. Les voyageurs venaient d'acquiescer, en quelques secondes à peine, un respect qu'ils n'auraient jamais imaginé rencontrer.

Achille n'eut que le temps de se retourner vers ses amis, et de leur dire, presque de crier « Vous voyez, je vous l'avais bien dit », avant que le Cambraire ne les chasse tous comme des mouches gênantes, avec de grands moulinets de sa canne, plus intimidants que dangereux. Il réprimanda ceux qui n'étaient pas partis, les cinq voyageurs de l'infini, mais sans qu'ils comprennent pourquoi. Il leur demanda alors de quitter son village, avant qu'ils ne le perturbent plus avant. Il était d'autant plus temps pour eux de s'éclipser que le courant d'air annonciateur de départ était venu chatouiller leur nuque pendant la fuite des enfants.

Quelques secondes plus tard, ils se rassemblaient et retrouvaient leur salle de classe, leur monde habituel.

*La question qu'Achille posa, et dont la réponse suscita tant de colère chez le Cambraire, était pourtant innocente. Il leur avait seulement demandé s'ils venaient de loin.*

Ils venaient à peine de se matérialiser que Merlin les déplaçait comme des objets pour aligner leurs fauteuils dans un simulacre de classe attentive. Ensuite, tout en s'épongeant le front et en soupirant, il ouvrit la porte d'un air résigné. Arthur eut juste le temps de remarquer que l'horloge de la classe n'avait avancé que de dix minutes depuis leur départ avant de voir entrer dans la pièce sa mère, précédée du directeur de l'école. Celui-ci semblait d'ailleurs particulièrement énervé. Il enguirlanda vertement Merlin pour avoir tant tardé avant d'ouvrir la porte.

Merlin dirigea ses regards vers ses élèves, dans un appel à l'aide muet, il n'avait prévu aucune excuse pour la circonstance. Ce n'était rien d'autre que de la superstition ; il craignait que ce qu'il prévoit ne se produise. Dans ce cas-là, sa prudence s'était exercée à mauvais escient.

Ce fut la mère d'Arthur qui le tira d'embarras, se dirigeant vers son fils intrigué, en retenant l'attention de tous. Elle s'agenouilla devant lui, se mettant à sa hauteur dans un réflexe de soumission commun à toutes les mères. D'une main, elle redressa la tête penchée de son fils, écartant de l'autre la mèche insistante qui refusait de se placer ailleurs que devant ses yeux. Puis elle parla, d'une voix que le chagrin et l'angoisse retenus rendaient rauque.

– C'est ton père, Arthur. Il a eu un accident en allant à l'agence ce matin. Sur la route. Il est à l'hôpital. Il...

Elle s'arrêta. Déglutit péniblement. Puis, une main toujours suspendue en l'air près de la tête de son fils, elle se força à continuer.

– Son état est grave, Arthur. Tu comprends ? Il faut que tu viennes avec moi tout de suite, parce que... parce que...

Elle n'arrivait plus à continuer, ses yeux étaient sur le point de se noyer. Arthur releva sa main pour rattraper celle de sa mère, lui murmura juste « je viens maman », avant de se tourner vers ses camarades, faisant visiblement un effort pour garder le contrôle de lui-même, et leur demander de l'attendre. Il n'avait pas besoin d'en dire plus, ils avaient tous compris la signification de sa requête. Ils partirent tous les deux, sans qu'il soit possible de dire qui, de la mère ou du fils, séparés et liés par le fauteuil qui les maintenait tous les deux, soutenait l'autre.

*Le père d'Arthur dirigeait la filiale locale d'une compagnie d'assurances. Arthur avait deux sœurs aînées, deux grandes filles longues, portant des cheveux couleur de paille et des lunettes. Elles avaient épousé des agriculteurs, deux frères, et vivaient à la campagne depuis plusieurs années, à quelques centaines de mètres l'une de l'autre, continuellement entourées d'une nuée d'enfants que même leurs propres parents distinguaient difficilement les uns des autres. Arthur était né de parents déjà vieillissants. Pour les médecins, ce fait suffisait à expliquer son état. Ils avaient parlé d'ataxie cérébelleuse, de tonus trop faible, de troubles d'équilibre... Il savait juste qu'il était particulièrement maladroit, et qu'il ne pourrait jamais tenir debout. Sa mère était d'un naturel aimant, chérissant comme elle respirait. Elle avait reporté sur lui l'affection qu'elle ne pouvait prodiguer à ses deux filles éloignées. Mais son époux était tout son monde, et elle ne parvenait pas à envisager de continuer à respirer et à aimer sans lui, naturellement ou pas.*

*Le père d'Arthur avait subi une attaque cardiaque alors qu'il était au volant. Il avait évité de justesse, plus par hasard que par la maîtrise de son véhicule, plusieurs voitures avant de percuter violemment un poteau électrique. Les services de secours avaient mis de longues minutes avant de réussir à le dégager de la voiture. A l'hôpital, les chirurgiens s'étaient penchés des heures sur son corps à extirper les morceaux de métal et de verre insérés dans la chair, à recoudre ce qui devait l'être et à tenter l'impossible pour le maintenir en vie. L'impossible avait réussi. Il était en vie. Dans le coma, relié à des machines et à des tuyaux de toutes parts, incapable de seulement respirer sans assistance mécanique ; mais en vie. C'était tout ce que la mère d'Arthur voulait savoir.*

La semaine suivante, après plusieurs jours d'absence, Arthur revint à l'école. Il avait cours d'histoire ce jour-là.

Il n'avait manqué qu'un seul « cours », pendant lequel ses amis s'étaient refusés à partir sans

lui. C'est Titiana qui l'avait expliqué à Merlin : « On s'en va ensemble ou pas du tout. On a besoin d'Arthur, et même de ses maladresses. Le cercle doit être complet, c'est la seule protection que nous ayons de l'autre côté. Vous le savez d'ailleurs, même si vous ne nous l'avez pas encore dit : tous ceux qui partent doivent être ensemble pour revenir. On a décidé d'appliquer ce principe dans ce sens-ci aussi. ». Merlin ne put que s'y soumettre, il ne pouvait les forcer à traverser, même s'il l'aurait voulu. Il fut donc soulagé d'apercevoir la tête ébouriffée et les lunettes perpétuellement tombantes d'Arthur en venant donner ses cours ce jour-là.

Son père était toujours dans le coma. Les médecins n'étaient pas franchement optimistes en ce qui concernait son cas. Le choc avait été rude, et son cerveau privé d'oxygène pendant de précieuses minutes avant qu'il n'ait été dégagé de sa voiture. Son épouse refusait de les entendre, et passait ses jours et ses nuits à son chevet, à lui parler et à tenter de réanimer son âme vacillante. Arthur ne l'avait pas quittée depuis qu'elle était venue le chercher en plein cours.

Il avait entendu les médecins parler, et avait compris à quel point l'obstination de sa mère risquait de s'avérer vaine. Il ne voulait pas la laisser seule trop longtemps, par crainte surtout que, pendant son absence, son père ne bascule définitivement de l'autre côté de la frontière qui sépare les morts des vivants, pour un voyage dont il ne reviendrait pas. Arthur ne voulait pas que sa mère soit seule à ce moment-là. Mais il avait une mission à partager avec ses amis, et il ne pouvait pas les abandonner non plus. C'était aussi un moyen, même s'il ne se l'avouait pas, de s'évader de l'atmosphère pesante de la petite chambre d'hôpital où son père n'en finissait pas de choisir entre la vie et la mort.

Quand il arriva ce jour-là, sa bouche était serrée, ses lèvres pincées pour mieux résister aux assauts de sentiments qui le laissaient si souvent désarmé depuis l'accident de son père. C'était la première fois que ses amis le voyaient ne pas sourire. Soleilmont était une petite ville. Ils connaissaient tous l'état du père d'Arthur. A tour de rôle, il vinrent lui prouver leur amitié, lui apporter le peu de réconfort qu'ils pouvaient lui proposer. Un à un, ils vinrent poser la main sur lui, pour partager leur force avec leur ami. Sara et Albin, qui l'entouraient au moment du départ, serrèrent sa main plus fort que de coutume. Pour qu'il sache au moins qu'il n'était pas seul.

Quand ils arrivèrent à Laléa, c'était à nouveau le matin, mais lequel ? Ils se dirigèrent directement vers le village, en prenant soin toutefois de le contourner. Ils voulaient avancer le plus rapidement possible. Grâce à Albin, ils savaient exactement quelle direction ils devaient suivre pour rejoindre le village de Nonia. En effet, Albin avait pris l'initiative de tenir un carnet de route où il noterait toutes les informations qui pourraient leur être utiles dans Laléa, ainsi qu'un bref résumé de ce qui leur arriverait. Chacun pouvait en noircir les pages. Il avait ainsi reporté les indications du Cambraire sur la route vers Nonia, ainsi qu'un descriptif des habitants de Clairfilet. Il avait longuement interrogé Merlin avant de commencer à le rédiger, car il voulait être sûr que le carnet traverserait le passage avec lui. Il avait finalement opté pour un cahier dont les pages contenaient un minimum de chlore. Heureusement pour eux qu'un écologiste acharné avait ouvert une boutique dans Soleilmont.

C'est Merlin qui avait rédigé les premières notes, sous la dictée d'Albin, pendant le cours qu'Arthur avait manqué. Et c'est ainsi qu'ils pouvaient suivre les conseils du Cambraire en s'avancant vers Nonia.

Après près d'une demi-heure de marche, ils rejoignirent une petite route de terre battue serpentant paresseusement au milieu de la plaine herbeuse. Ils n'apercevaient pas de champs cultivés, ni même de forêt, juste de longues herbes qu'une légère brise animait. Quelques oiseaux volaient dans le ciel, mais trop haut pour qu'ils puissent vraiment les reconnaître, ou les comparer à ceux qu'ils fréquentaient usuellement. La plaine était silencieuse sous le soleil qui s'élevait dans le ciel. Sous les soleils en fait, comme Sara ne tarda pas à le leur faire remarquer. Quatre soleils se hissaient dans l'azur, un à chaque point cardinal. En observant leur course, Cosmo, astronome convaincu, leur signala que les soleils se rencontreraient à leur zénith, au plus haut de leur route. Il était curieux d'observer quelle réaction se produisait alors. Dans son carnet, Albin nota que la

multiplication des soleils leur ôtait un facteur d'orientation.

Ils avançaient d'un pas égal sur la route, leur pas soulevant d'aériens nuages de poussière qui les suivaient un instant avant de retomber se mêler à la terre, attendant d'autres passages pour s'élever à nouveau. Le paysage était uniforme, il en ressortait pourtant une impression de paix, de sérénité même. Seul Arthur se souvenait qu'au même endroit, des monstres sortaient la nuit de leur cachette pour dévorer et déchirer tout ce qu'ils rencontraient. Mais c'était seulement le jour, et il savait qu'il aurait du cheminer en paix. Il n'arrivait pourtant pas à se défaire de l'impression qu'il était observé. Fréquemment, il se retournait, guettant le chemin vide derrière eux, ou les herbes dans lesquelles des gnomes aux sourires tranchants pouvaient aisément se dissimuler. Il ne voyait jamais personne. Sa nervosité ne tarda pas à amuser ses compagnons de route, qui en firent un sujet de plaisanterie. Seule Titiana vint se placer à ses côtés pour lui murmurer, si bas qu'il dut tendre l'oreille pour être certain de l'avoir bien entendue, qu'elle le comprenait. Il lui sembla même qu'elle lui avait tenu la main l'espace d'une seconde, mais ç'avait été si vif et si léger qu'il n'aurait pu l'affirmer avec certitude. Pourtant, même après qu'elle se fut éloignée pour retrouver sa place devant lui, il conserva pendant de longues minutes une impression de fraîcheur et de douceur dans le creux de la paume. Il garda la main fermée jusqu'à ce qu'ils arrivent à Nonia, pour mieux garder et protéger cette sensation. Rien cependant, dans l'attitude de Titiana, ne lui permettait de deviner s'il avait seulement imaginé ce glissement d'une main dans l'autre. La seule marque d'attention supplémentaire qu'elle lui accorda fut de se retourner pour lui sourire quand ils arrivèrent au village, ses cheveux blonds capturant un instant les reflets des soleils. C'est à ce moment précis qu'il tomba amoureux d'elle. Indéfiniment.

Nonia était plus grande que Clairfilet, la poussière des rues était d'une jolie teinte blanche, comme constituée de fragments de coquillages écrasés. Les maisons s'élevaient plus haut, et étaient gaiement décorées de tissus colorés qui flottaient dans le vent. Chaque demeure possédait ainsi son drapeau oscillant au sommet d'un mât de bois clair. Les bandes de tissu étaient entremêlées de telle sorte que même Cosmo ne parvint à détailler de schéma récurrent. C'était jour de marché et la place centrale à laquelle toutes les rues menaient était envahie de chalandis devisant et marchandant, suffisamment nombreux pour que les visiteurs passent inaperçus. Un bâtiment, pourtant, se détachait des autres, une grande maison blanche semblable en beaucoup de points à celle dans laquelle le Cambraire de Clairfilet les avait reçus quelque temps auparavant.

Le Cambraire leur avait raconté que l'homme qu'ils recherchaient vivait en prouvant sa force lors de réunions publiques. Ce marché réunissait certainement un vaste public. Ils ne pouvaient prendre le risque de s'éparpiller pour élargir leur champ de recherche ; Merlin avait lourdement insisté : ils ne devaient se séparer sous aucun prétexte. Ils avancèrent en groupe, chacun tendant le cou pour lever la tête plus haut que les autres, dans l'espoir d'apercevoir un homme grand, fort, et balafre. C'est Arthur qui le vit le premier, en se penchant pour aider une marchande à ramasser l'étalage de pommes qu'il avait renversé. La chute avait écarté tout un pan de foule, libérant son champ de vision juste assez pour qu'il puisse distinguer, à quelques mètres de lui, un homme très grand, promenant sur ses épaules et dans ses bras un groupe de huit enfants, frères et sœurs vu leurs habits semblables. L'homme portait un masque tissé de pourpre qui lui camouflait la moitié du visage.

Arthur cria, pour retenir ses camarades, attirant, par la même occasion, une attention encore plus soutenue des badauds qui les entouraient. Albin soupira ; il devait être écrit qu'ils ne pourraient jamais arriver discrètement dans un village de Laléa. Il ne pensa même pas à féliciter Arthur pour avoir trouvé l'homme, mais le gourmanda pour sa maladresse et son manque de retenue. Titiana l'arrêta et ils se dirigèrent vers l'homme à la cicatrice.

Quand ils arrivèrent près de lui, il tournait sur lui-même, faisant pousser aux enfants des cris de joie autant que de peur et d'excitation. Leur père les regardait en souriant, amusé, tandis que leur mère se retenait de courir les reprendre, inquiète. A ses côtés patientait sereinement une étrange poupée articulée fort semblable à celle qui avait serré la main d'Arthur dans la cuisine de Marie. Il remarqua qu'il y en avait plusieurs qui gambadaient sur la place du marché, souvent proches des enfants. Certaines personnes, remarquant l'absence de ces schilrbs autour des voya-

geurs, s'écartaient ostensiblement. Arthur n'avait pas encore traversé la forêt, et ne pouvait donc pas les comprendre. Il n'eut cependant pas le temps de s'interroger plus avant car le géant masqué reposait sur le sol ceux qu'il avait tenus, soulageant leur mère qui put les serrer tous ensemble dans son giron en ne tenant pas compte de leurs mouvements pour se débattre.

Albin choisit ce moment pour l'interpeller, même s'il ne savait pas comment l'appeler, ni ce qu'il devait lui dire.

– Hé ! Monsieur !

– Oui mon jeune ami. Tu es un peu âgé pour faire un tour sur mes épaules, non ?

L'homme les regardait d'un air amical, avec une curiosité nettement moins marquée que celle des autres villageois. Il portait un pantalon moulant, et était torse nu, pour mieux faire admirer ses muscles saillants. Albin, ainsi que ses amis, devait lever la tête pour le regarder dans les yeux. Voire même se renverser le cou en arrière. Sa tête était rasée, contrairement à la description que Merlin avait faite du Balafré, mais ce n'était pas réellement un indice. L'homme attendait, tranquillement, qu'Albin poursuive. Celui-ci déglutit, il ignorait quelle question serait la plus appropriée. Sara, avec son sens pratique, posa la seule question dont la réponse les renseignerait complètement. Elle lui demanda s'il connaissait Merlin.

L'homme ne connaissait personne de ce nom « Pourquoi recherchez-vous ce Merlin ? C'est un parent à vous ?

– Pas exactement. En réalité, c'est lui qui nous a demandé de retrouver un de ses amis. Il nous a dit qu'il était grand, et qu'il avait une cicatrice sur la joue gauche. Il ne se rappelait plus où il habitait, ni comment il s'appelait. On espérait un peu que c'était vous.

– Je vois. Je suis désolé de ne pouvoir vous aider plus avant. Votre quête risque d'être délicate, si vous voulez mon avis. Je vous souhaite bien de la hirse.

Quand ils partirent, Albin les interrogea « Avez-vous la moindre idée de ce qu'est la hirse ?

– Je n'en sais absolument rien, pouffa Sara.

– J'espère qu'il ne nous a rien souhaité de mauvais.

– Non, je ne crois pas. Il avait l'air gentil.

– On aurait peut-être dû l'interroger, les interrompit Cosmo.

– Toi, tu veux toujours tout savoir.

– Pourquoi, tu n'es pas curieux toi aussi ?

– Si, bien sûr, mais savoir ce qu'est cette hirse n'est pas ma priorité dans la vie.

– Mmouais...

Cosmo était déçu de ne pas avoir pris le temps de se renseigner sur cette hirse, mais il savait qu'il était inutile d'insister avec Albin. Il prenait déjà un malin plaisir à le mettre en boîte quand ils étaient dans le monde réel, il ne semblait pas vouloir s'en passer de ce côté-ci des mondes. S'il voulait s'informer, il devrait le faire seul.

*La hirse de Laléa était une herbe mythique qui était censée pousser dans une plaine enfermée au cœur de forêts sombres. Le chemin de la plaine n'existait pas, on ne la trouvait que par hasard, en se faufilant entre les arbres. Elle était indécélable avant d'être atteinte. La hirse devait prospérer là, et apporter courage et chance à qui la trouvait et parvenait à l'emporter dans son jardin et à l'y planter.*

*Ce que l'histoire oubliait de préciser, c'était qu'il fallait déjà du courage et de la chance pour découvrir la hirse.*

Dépités, ils s'éloignèrent du géant devant lequel de nouveaux enfants s'impatientaient déjà. Se retournant une dernière fois, Albin crut voir un éclair roux se dissimuler derrière ceux-ci. Quelques pas plus loin, mû par l'instinct, il fit à nouveau volte-face pour voir Achille plonger derrière un tonneau dans lequel flottaient des filaments verdâtres dans une eau saumâtre. Sa précipitation renversa sur lui ledit tonneau, et Achille se releva, penaud et trempé.

Albin alla l'attraper par le col de son habit en le secouant, avançant de peu le marchand.

– Excusez-le, monsieur, c'est mon petit frère. Un vrai petit asticot. Il devait rester à la maison,

mais on dirait qu'il nous a suivis quand même. Je peux vous affirmer qu'il va recevoir une sacrée raclée quand notre paternel l'apprendra.

Le marchand, peu hostile finalement, affirma que l'escapade n'en valait pas la peine. Il se souvenait des jours de sa jeunesse, dit-il. Quant au tonneau, il était bon à jeter, donc rien n'était perdu.

Albin se confondit en remerciements, et entraîna Achille un peu plus loin. Le jeune garçon ne tarda pas à se dresser sur ses ergots, prêt à défendre sa position. Sara prit la relève d'Albin pour l'interroger.

– Tes parents sont ici ?

Il haussa les épaules, grattant du pied dans la terre.

– Non, n'est-ce pas ? Et je parie qu'ils ne sont pas au courant que tu y es non plus. Je me trompe ?

– No...Non.

– Tu veux peut-être nous expliquer par quel hasard on te retrouve ici, alors.

– Je vous ai vus. J'étais avec Romain. C'est mon ami. Je lui ai dit d'attendre qu'on m'appelle, et de seulement alors dire à mes parents où j'étais.

Comme ils se regardaient entre eux en secouant la tête, il poursuivit.

– On peut lui faire confiance, vous savez, il ne dira rien. C'est mon meilleur ami. On est au même niveau dans l'étude. Il est un plus doué que moi pour les chants, mais je connais mieux les bois. Je suis bien avancé, vous savez, je pourrais vous aider.

– Il vaut mieux que tu rentres chez toi. Tes parents t'attendent, et on ne peut pas t'emmener avec nous.

– Mais vous venez de loin... Je veux venir avec vous, s'il vous plaît. Je vous promets d'être sage et d'obéir. Moi aussi, je veux sauver le monde.

– Sauver le... Ecoute, Achille, tu nous serais bien plus utile en rentrant chez toi.

– C'est pas vrai. Vous dites ça juste pour vous débarrasser de moi. Je ne suis pas si bête.

Sara soupira, et Arthur enchaîna.

– Tu es l'aîné de ta famille, Achille. Tes frères et sœurs ont besoin que tu les protèges. Ta mère attend un enfant, elle est fragile. Tu dois leur apprendre... les bois, tu dois leur apprendre à faire des bêtises sans se faire punir. Tu dois veiller à ce qu'ils ne sortent pas la nuit, à ce qu'il ne leur arrive rien de mal. Ils ont besoin de toi. C'est là ta mission. Et tu nous aideras en la remplissant.

Achille hésitait.

– Vous êtes sûrs ? C'est vrai qu'ils sont petits, ils ne savent encore rien faire. Mais je voudrais être un héros.

– Tu seras leur héros.

– D'accord. Mais quand je serai plus grand... Vous m'emmènerez avec vous ?

– On ne sera peut-être plus là, Achille, on n'est que de passage, tu sais.

– Evidemment, la légende le dit. Je vous promets de ne jamais l'oublier.

Achille les salua un à un, et fit bravement demi-tour pour rejoindre sa famille. Eux devaient continuer leur route.

Ils attendirent d'avoir quitté les limites du marché et d'être dans un endroit un peu plus calme pour deviser sans plus craindre d'être entendus. La ruelle dans laquelle ils s'arrêtèrent était déserte. Seuls quelques caisses et tonneaux l'encombraient. Il n'y avait même pas un chat famélique pour les jauger d'un air affamé.

Sara les observa tour à tour. Elle posa la question que tous tournaient dans leur tête « Et maintenant ? On fait quoi ? » Albin était le plus virulent « Rien. Que veux-tu faire ? On n'a plus aucune piste ! On ne peut quand même pas aller de villages en villages à la poursuite d'un homme dont personne n'a jamais entendu parler.

– Il n'y a peut-être pas beaucoup de villages. On ne connaît pas l'étendue de Laléa, c'est peut-être très petit.

La remarque d'Arthur les laissa sans voix quelques secondes avant qu'ils ne secouent tous la tête en même temps. Si Laléa avait été si petit, un homme tel que le Balafré aurait été connu de tous. Il ne devait pas passer inaperçu. Ils n'avaient d'autre solution que de voyager et d'interroger

une quantité illimitée de personnes. Ce qui risquait de leur prendre... un certain temps.

Un petit homme surgit soudain de derrière quelques tonneaux empilés. Il paraissait d'autant plus petit qu'il se tenait courbé. Ses membres même étaient fluets. Il portait des vêtements ternes et ajustés et un minuscule chapeau de feutre sur le sommet du crâne. Il se dirigea prestement vers les cinq jeunes, en sautillant légèrement, comme s'il n'était pas entièrement attaché au sol.

Surpris, ils ne réagirent pas avant que l'étrange homme ne s'arrête devant eux, se pliant en une parodie de courbette et époussetant le sol de son chapeau, laissant apparaître quelques secondes les quelques cheveux bruns qu'il gardait dissimulés en-dessous.

Albin, outragé, s'avança sans marque visible de politesse vers le petit homme pour lui dire :

– Qui êtes-vous ? Et depuis combien de temps nous écoutez-vous ?

– On m'appelle le Duc, parce que le Duc résiste bien à la torture. Le Duc sait où est l'homme que vous cherchez.

Le Duc parlait d'une voix nasillarde et aiguë fortement désagréable. Albin ne put se retenir de grimacer en l'entendant.

– Comment pouvez-vous en être certain ?

– Il est grand. Ses cheveux sont longs. Il porte une interminable cicatrice sur la joue gauche. Et il connaît des étrangers. On ne parle de lui que sous le nom du Balafré. Est-ce bien lui ?

Les intonations du Duc étaient ouvertement ironiques. Albin aurait voulu le coller contre un mur et lui faire ravalier sa morgue. C'était la première fois de sa vie qu'il aurait pu le faire, mais il devait se retenir, car ils avaient besoin du Duc. Le vent commença à souffler dans la ruelle, lui arrachant un frisson tandis qu'il se frayait un chemin le long de son dos jusqu'à sa nuque. Il poursuivit, ignorant Sara qui voulait l'interrompre.

– Oui, c'est lui. Savez-vous où nous pouvons le trouver ?

– Albin...

– Tais-toi Sara. Je vous écoute. Monsieur le... Duc.

Le Duc les observa attentivement, plissant les paupières sur ses yeux chafouins sous l'effet de la concentration. Puis il sourit, lentement, étirant ses lèvres fines et rougeâtres sur des dents jaunes et pointues.

– Le Duc croit que nous devons remettre cette discussion à plus tard.

– Mais pourquoi ? Je ne comprends pas !

– Le Duc connaît les symptômes. Même s'il y a longtemps qu'il ne les a plus vus. Le passage s'ouvre. Vous devez partir.

– Mais comment...

– Pas le temps. Revenez voir le Duc. Il vous attendra. Il sera à la ferme de l'ouest de Nonia. Le Duc saura être patient.

Il s'éclipsa aussi rapidement qu'il était arrivé. Il avait raison : le passage s'impatiait. Après un regard furtif autour d'eux, ils rejoignirent le monde d'où ils étaient partis.

Le père d'Arthur continuait à osciller de rêve en réalité et son épouse à l'appâter, les parents de Cosmo se disputaient l'existence d'univers parallèles, la mère d'Albin le gavait de sandwiches faits maison –pour qu'il devienne grand et fort comme son père – , lequel se roulait dans la boue avec ceux parmi ses fils qui lui ressemblaient le plus. Aucun d'entre eux ne soupçonnait les transformations que leurs enfants expérimentaient deux fois par semaine.

Les parents de Sara n'avaient remarqué aucun changement non plus. Ils l'emmenaient toujours avec eux partout où ils allaient, d'expositions en foires, de cinéma en concerts. Ils étaient très actifs et une semaine ne leur était pas complète tant qu'ils n'avaient pas visité au moins un ou deux endroits nouveaux. La curiosité de leur fille restait identique, mais ils ne pouvaient soupçonner qu'elle enregistrerait maintenant les informations pour les comparer à Laléa. Sara ne leur avait pas dit qu'elle aurait parfois préféré quelque étendue de plaine herbeuse à la vision de voitures abîmées et entassées en un arrangement qui n'avait rien de sculptural. Elle n'était pas censée connaître le chant des herbes sous le vent, le ciel qui s'étend sans être transpercé par des immeubles sans âmes, elle aurait du tout ignorer de la sensation de la terre sous ses pieds. Parfois, elle se reprochait de ne pas tout leur raconter. Elle aurait voulu pouvoir orienter leur visite de la semaine vers Laléa. Pour qu'il la voie debout, au lieu de faire semblant qu'elle n'était pas en fauteuil roulant. Ils se sentaient encore coupables de leur inattention et de sa chute, quand elle était encore bébé. Même s'ils refusaient de l'admettre.

Elle savait pourtant que le secret était important. Et, même si elle ne se l'avouait pas, elle avait peur que ses parents ne voient pas Laléa comme elle-même le percevait, et que leur vision n'entame la sienne. Laléa était son monde. Leur monde. Celui des bâclés.

Sara allait pourtant devoir apprendre à partager Laléa. La semaine suivante, alors qu'ils étaient tous impatients de retrouver le Duc et de partir à la recherche du Balafré, un nouvel élève fit son entrée dans leur classe.

Il s'appelait Aidan ; ils le connaissaient tous pour l'avoir croisé dans les couloirs de l'école. C'était un emblème du Lycée Napoléon. Sportif accompli, il était toujours entouré d'une foule de jeunes qui se disaient ses amis. Il n'était même pas mauvais élève. Il ne faisait pas partie de ceux qui brimaient le groupe des cinq, il se contentait de les ignorer. De temps en temps, comme il était de bon ton de le faire dans les couloirs du lycée, il lançait une plaisanterie à leur sujet, mais l'intérêt qu'il leur portait s'arrêtait là.

Jusqu'à ce jour de décembre, où, après une soirée trop arrosée, il avait eu un accident de voiture. Il était au volant, il conduisait depuis peu. Il avait réussi à raccompagner tous ses amis chez eux avant d'aller s'encaster dans un arbre qui, selon ses dires, avait tout d'un coup poussé au milieu de sa route. En réalité, il avait franchi une barrière de sécurité, fait plusieurs rouleaux en descendant une colline, et ne s'était arrêté que grâce à cet arbre. S'il n'avait pas été là, Aidan serait encore ballotté dans une voiture qui n'arrêterait pas de se retourner.

Il avait passé plusieurs semaines à l'hôpital, tandis que les médecins recousaient ce qui n'était pas trop séparé, et protégeaient le reste. Il était de retour à l'école, mais dans un fauteuil roulant lui aussi. Pourtant, il n'avait pas l'intention de se laisser abattre, il avait promis à sa famille et à ses amis que ce n'était que provisoire : il remarquerait. Après tout, sa situation était différente de celle des bâclés, comme il commençait lui aussi à les appeler, pour mieux se démarquer d'eux : lui, il n'était pas handicapé de naissance. Il se persuadait que, grâce à une bonne rééducation, et à des efforts persistants, il pourrait participer à la prochaine saison de football dans sa ville. Les médecins n'avaient rien dit pour infirmer ou confirmer ses espoirs. Son entraîneur lui cherchait en cachette un remplaçant. Et le principal du lycée l'avait intégré aux Terminale B, puisque leur horaire était déjà adapté pour les fauteuils roulants. Il trouvait cette solution plus pratique.

Il n'avait pas pensé que Aidan allait être séparé de ses amis, ni que les bâclés accepteraient mal un intrus qui allait certainement les regarder de haut. Il ignorait de plus que cette arrivée compromettrait des voyages pour la sauvegarde d'un monde. Ils étaient nombreux dans la ville à ne rien

savoir, et à ne rien devoir savoir, de ce qui s'apprenait au cours d'histoire cette année-là.

Quand Aidan se mêla pour la première fois aux autres élèves qui n'étaient pas debout, il fit un effort visible pour, justement, ne pas trop se mêler à eux. Il restait à distance, ne faisait aucune tentative pour lier connaissance avec eux, il s'installait toujours à l'écart. En classe, et en –dehors de l'école, il essaya de regrouper autour de lui ceux qui l'avaient entouré jusqu'alors. Mais ceux qui se disaient auparavant heureux de le fréquenter s'éclipsèrent les uns après les autres. Très rapidement.

Bientôt, il ne lui resta plus que quelques rares « amis », qui prenaient parfois le temps, quand ils n'avaient rien de plus important de prévu, de parler avec lui, voire de l'emmener au cinéma. Un peu comme ils l'auraient fait d'un jeune frère un rien trop collant. Aidan supportait difficilement cette pitié presque palpable, cette condescendance tellement pleine de bonnes intentions. Depuis son accident, il n'était plus des leurs, il était différent. Et il ne le leur pardonnait pas.

Ayant observé, et prévu, cet abandon, Sara tenta de se montrer aimable avec lui. Elle fut la seule du groupe à avoir ce geste. Aidan la repoussa sans ménagement, ce qu'elle pouvait lui apporter ne trouvait pas valeur à ses yeux. Si ceux qui avaient été ses amis ne voulaient plus de lui, il ne voulait plus de personne. Il était seul, et se battait avec encore plus d'acharnement pour retrouver l'usage de ses jambes, en se promettant de moins faire confiance désormais.

Il n'était pas le seul à guetter sa guérison. Albin, lui aussi, n'attendait que de le voir remarcher. Pour se débarrasser de lui, et pouvoir voyager à nouveau. D'un commun accord, ils avaient décidé de ne rien montrer à Aidan de Laléa. Du moins pas avant de l'avoir un peu testé. Et rien dans son attitude ne leur permettait de croire qu'ils pouvaient lui confier leur secret. Pourtant, le temps pressait. Le Duc ne patienterait certainement pas indéfiniment, et le temps pouvait parfaitement s'être accéléré pendant leur absence. Merlin lui-même, malgré sa répugnance à parler de Laléa à Aidan (celui-ci n'avait pas les mêmes raisons de garder le secret que ses autres élèves), savait qu'ils devraient pourtant tous s'y résoudre. Il était allé rendre visite aux parents d'Aidan, pour s'informer. En couple, ils avaient tous les deux affirmé avec vigueur que leur fils se dresserait très vite fièrement sur ses jambes. Mais, en le raccompagnant à la porte, le père d'Aidan lui avait confié que les médecins n'avaient que peu d'espoir, et que son fils ne courrait peut-être jamais plus après un ballon de football. Son épouse refusait de l'entendre, c'est pourquoi ils lui avaient joué la comédie de l'espoir crédule. Ses paroles n'avaient fait que confirmer ce que Merlin craignait : Aidan risquait de s'incruster dans leur classe pour une longue période. Si ses élèves voulaient continuer à partir, ils devraient l'emmener avec eux.

Merlin organisa une réunion en-dehors des cours, tous les voyageurs assermentés de sa classe se retrouvèrent dans un fast-food de la ville, aux portes et aux allées assez larges pour les laisser passer. Ils devaient prendre une décision concernant Aidan.

Merlin leur exposa les faits. Leurs options étaient assez limitées. Il voulait les amener à accepter la présence d'Aidan parmi eux. Seule Sara y était favorable. Elle prit la défense d'Aidan, et assura qu'il était digne de confiance. Son enthousiasme forcené vis-à-vis de celui qui n'était finalement qu'un étranger irritait encore plus Albin à l'égard d'Aidan. Albin et Sara avaient toujours été complices en tout avant qu'Aidan ne surgisse parmi eux. Ils se connaissaient depuis l'enfance, quand ils fréquentaient les mêmes couloirs d'hôpitaux, à la recherche de guérisseurs miraculeux. Ils avaient décidé ensemble de s'inscrire dans l'école quand leur classe s'était ouverte. Depuis l'arrivée d'Aidan, Sara délaissait Albin, et il ne pardonnait pas à Aidan cette défection.

Après deux heures de débat acharné, et avec plus d'hésitation, d'appréhension que de véritable refus, si ce n'est venant d'Albin, ils choisirent d'emmener Aidan à Laléa lors de leur prochain départ. De toute manière, comme le leur avait démontré Cosmo, si Aidan racontait à d'autres personnes ce qui se passait durant les cours d'histoire, personne ne le croirait. Leur secret était implicitement protégé par son invraisemblance. Même son père ne parvenait pas à prouver l'existence de passages inter-dimensionnels. Et ce n'était pas faute d'essayer. Il avait compulsé une quantité impressionnante d'ouvrages sur le sujet, y compris des livres de science-fiction. Comme tout bon

scientifique de l'avenir, il n'ignorait pas que leurs auteurs ouvraient des voies qui seraient tôt ou tard explorées. Mais il n'avait encore rien trouvé qui puisse constituer la moindre ombre de preuve tangible. Il continuait pourtant à explorer la matière, à la grande exaspération de la mère de Cosmo, et n'était pas loin de devenir une encyclopédie de la mécanique quantique. Il était devenu presque intime avec Einstein, qu'il connaissait déjà, avec ce qu'il avait apporté à la perception des dimensions, avec Heisenberg aussi, qui lui répétait qu'on ne pouvait pas savoir simultanément où se trouvait une particule et quelle était sa vitesse. Il se répétait ces formules comme des formules magiques, attendant l'illumination qui le guiderait vers la connaissance. A l'heure où les apprentis voyageurs discutaient dans le brouhaha d'une salle chargée de monde et à la décoration criarde, il étudiait les voyages que la matière faisait à travers le temps. Il était persuadé qu'à force de persévérance il découvrirait la vérité que son épouse refusait. Et le père de Cosmo était *très* persévérant.

C'est avec une dose certaine d'appréhension qu'ils abordèrent le cours suivant de Merlin. Il avait forcé leur décision en ce qui concernait Aidan, mais ne leur avait pas expliqué comment il comptait l'informer. Dans l'ignorance totale des desseins de Merlin, ils choisirent de se dérober à toute responsabilité en ne laissant rien discerner de ce que, contrairement à Aidan, ils connaissaient.

Ce jour-là, Merlin était en retard. Ils s'éparpillèrent dans la salle de classe, disséminés et vaguement attentifs. C'est du moins ce qu'ils voulaient laisser paraître. Mais Arthur remontait ses lunettes plus souvent que de coutume, Sara se mordait nerveusement les lèvres, Albin grinçait des dents sans même s'entendre... Seuls Cosmo et Titiana conservaient leur impassibilité coutumière. Aidan ne remarqua rien, il griffonnait quelque dessin qu'il jetterait en sortant de la classe, sans le montrer à qui que ce soit, comme il en avait pris l'habitude depuis son accident. Ses jambes n'étaient plus vaillantes, mais ses mains, contrairement à celles des autres élèves, se révélaient plus utiles que jamais. Encore une différence, un avantage, qu'il ne cessait de mettre en avant dès lors qu'il en avait la possibilité. Il voulait à toute force se démarquer de ceux qu'il n'appelait plus que les bâclés, en faisant presque l'effort d'oublier leurs véritables noms.

Quand Merlin arriva enfin, il contempla sa classe d'un air satisfait, presque gourmand. Puis il ferma la porte, leur demanda de se rapprocher de lui, de se rassembler en un cercle. Quand il commença à parler, ses élèves, sauf Aidan, se regardèrent entre eux, surpris, mais pas autant qu'ils auraient pu l'être. Merlin recommençait la leçon de l'expérience, il leur annonçait qu'ils allaient tester le pouvoir de l'imagination. Il allait faire découvrir Laléa à Aidan comme il l'avait fait pour eux. Exactement de la même manière. Aidan ne se doutait de rien, et ferma docilement les yeux, en se moquant intérieurement du discours de son professeur. Il s'attendait à quelque tour de passe-passe, pas à passer de l'autre côté d'une frontière invisible.

Ils étaient six maintenant de l'autre côté. La voix de Merlin se fit de plus en plus lointaine alors qu'ils séparaient tous leurs mains les uns des autres. Sara tint un peu plus longtemps la main d'Aidan dans la sienne, pour le reconforter déjà avant qu'il ne comprenne ce qui lui était arrivé. Sa première réaction fut d'observer le paysage autour de lui, étonné, bien sûr, mais surtout amusé. Il ne remarqua pas qu'il était debout, et qu'il n'était pas le seul. Il cherchait le trucage, un mur peint, un projecteur holographique... Mais le monde, les sensations étaient trop réelles. Il y avait des bruits, des odeurs, qu'aucun artifice ne pouvait recréer. Il se retourna alors vers les autres, qui le suivaient du regard en sachant qu'ils étaient seuls et que Merlin leur avait laissé la tâche d'apprendre la vérité à Aidan. Ce dernier avançait des possibilités, il ne pouvait même pas imaginer qu'il était déjà ailleurs : « C'est un rêve, n'est-ce pas ? Il nous a hypnotisés, et c'est pour cette raison que ça semble si... si réel. Je ne croyais pas qu'on pourrait m'hypnotiser un jour, mais sa voix était si lente, si calme... C'est bien ce qui a du se passer... N'est-ce pas ? ». Ils secouèrent la tête à tour de rôle. Comme Aidan ne comprenait toujours pas, ne pouvait pas comprendre, Albin se chargea de son éducation, avec plus qu'un brin de ressentiment dans la voix.

– Regarde-toi Aidan. Regarde-nous. On est debout, on marche, on bouge. Je te parle et tu n'as plus besoin de traduire, comme tu t'en plaignais au principal la semaine dernière. Ce n'est pas un

rêve.

– Si. Si c'est un rêve. C'est trop irréel. Si ce n'en était pas un, nous serions en cours, à essayer de retenir des dates et des noms venus du passé. La leçon du jour devait porter sur... sur...

Aidan l'avait oublié. Il lui semblait soudain d'une importance cruciale de se souvenir du thème de la leçon. Tout d'un coup, son univers en dépendait. Cosmo compléta à sa place, distraitement.

– Sur la politique récente aux Etats-Unis, la Guerre du Vietnam et le Watergate entre autres. Je crains fort que tu n'apprennes jamais comment ce scandale s'est déroulé. Du moins pas avec Merlin en tant que professeur. Je te raconterai un jour, si tu le veux.

– D'accord. Admettons. Si ceci n'est pas un rêve, je dis bien si... Où sommes-nous censés être ?

– Ah, enfin, on y vient. Nous sommes dans un endroit appelé Laléa. C'est un monde parallèle, en quelque sorte. Je dis en quelque sorte parce que je ne suis pas certain que le parallélisme entre ce monde et le nôtre soit vraiment ce qui les relie.

– Je ne comprends rien à ce que tu racontes.

Albin prit le relais, Cosmo allait affoler Aidan encore plus avec ses explications nébuleuses.

– Bon, écoute, je vais faire simple. Tu as bien déjà du lire des livres, ou voir des films dans lesquels des gens trouvent ou créent des passages vers d'autres mondes.

– Oui. Oh ! Tu veux dire que...

– Tu n'es peut-être pas si bête, finalement. Laléa est un autre monde. On peut voyager de la terre, de notre terre, à ici. Mais nous avons besoin de Merlin, pour nous aider. Et de quelque chose qui se trouve dans cette classe d'histoire. Je ne sais pas très bien de quoi il s'agit, mais c'est important. Sinon on aurait pu continuer à partir sans toi, tu penses. Il aurait suffi de choisir une autre base de décollage.

– Albin veut parler d'une ligne de force. Il y a une concentration de puissance juste sous la classe. Il ne doit y avoir que très peu d'endroits tels que celui-là sur terre. Encore heureux qu'ils ne l'aient pas détruit en construisant l'école.

– Oui, c'est ça, une ligne de force. Merci, M'sieur le Prof Cosmo. Je peux poursuivre, ou tu as encore quelque chose à ajouter. C'est bon, tu es sûr que tu ne vas plus m'interrompre.

Arthur pouffa – *presque*- discrètement en voyant Albin invectiver Cosmo de manière si absurde. Albin lui lança un regard courroucé avant de poursuivre, il n'aimait pas qu'on lui sape son autorité.

– Quoi qu'il en soit, ligne de force ou pas, on est ici pour une raison précise. Laléa a besoin de nous. Nous devons le sauver.

Le panache et la grandiloquence soudaine d'Albin prêtaient à sourire, mais Arthur se retint mieux cette fois-ci. Ce qui ne l'empêcha pas de constater que Titiana se pinçait aussi les lèvres pour se retenir de rire. Arthur fut innocemment content de voir qu'ils riaient des mêmes sujets.

Ils discutèrent encore un bon quart d'heure, Albin détaillant ce qu'il connaissait de Laléa, en se faisant passer pour un expert, éludant soigneusement les questions auxquelles il ne savait répondre. Quand il eut fait taire les dernières inquiétudes d'Aidan (« est-ce qu'on pourra revenir, est-ce très dangereux, les habitants sont-ils fort différents de nous physiquement... »), ils partirent enfin vers Nonia. Aidan n'était pas encore complètement convaincu que ce n'était pas un rêve ni une hallucination, mais la curiosité de voir ce qui pourrait arriver, que ce soit réel ou imaginé, valait la peine d'avancer avec les autres.

Ils atteignirent Nonia. Aidan redécouvrait le simple plaisir de marcher. Il avait oublié à quel point ce geste qui lui avait été naturel pouvait être agréable. Même avec les pieds fatigués de fouler la terre asséchée. Tout au long du chemin, ils lui avaient à tour de rôle raconté tout ce qu'ils avaient appris de Laléa, et ce qu'il leur était déjà arrivé de ce côté-ci des choses. En arrivant à Nonia, il en savait presque autant qu'eux, sauf qu'eux l'avaient vécu et que leur histoire n'était encore pour Aidan qu'un joli conte.

Juste avant d'entrer dans la ville, ils remarquèrent un bâtiment qu'ils avaient oublié de voir la dernière fois qu'ils l'avaient visitée ; une grande ferme sur la gauche qui semblait avoir été construite juste pour les attendre. Ils n'auraient pas dû la manquer pourtant, ses murs étaient vermillons, croisés d'un blanc éclatant, et son toit reflétait le soleil. Mais ils étaient tous persuadés de la distinguer pour la première fois dans le paysage qui entourait Nonia.

Le Duc les attendait sur le pas de la porte, en jouant aux dés dans la poussière, attirant comme des éclairs diaphanes les rayons du soleil à chacun de ses lancers. Il ne leva pas la tête avant qu'ils se soient tous arrêtés devant lui, les semelles de leurs souliers à quelques centimètres de son nez. Sans les dévisager encore, il commença à compter à voix haute

– Un. Deux. Trois. Quatre. Cinq... Six. Le Duc croit qu'il y a quelqu'un de trop.

– Non, le Duc, répondit familièrement Albin, c'est un nouvel élève... Un voyageur de plus. Il est avec nous.

– Le Duc dit que les voyageurs prennent leurs propres décisions. Le nouveau veut-il rencontrer le maître lui aussi ?

– Le maître ?

– Celui que vous appelez le Balafré et que le Duc appelle le maître. Celui que vous cherchez.

– Oui, le Duc, le nouveau veut tout comme nous.

Aidan se montrait impassible tandis que le Duc le détaillait sans vergogne, même s'il avait une forte envie de se révolter contre le ressentiment contenu dans les paroles d'Albin. Mais il sentait, intuitivement, que son imperturbabilité face au Duc ne pourrait que jouer en leur faveur. Il avait l'impression de jouer un personnage, et cela l'amusait, comme tout leur périple depuis le début de la journée.

Après avoir guetté sur Aidan une réaction qui ne venait pas, le Duc poursuivit lentement, comme s'il récitait une leçon :

– Le Balafré sait qui vous êtes, il escompte vous parler très prochainement. Il a confié au Duc qu'il serait à la prochaine foire de Midway et que vous les voyageurs pourriez le retrouver là-bas.

– Où est Midway, le Duc ? Et quand donc a lieu cette foire ?

– Quand ? !

Le Duc eut un hoquet de surprise, puis cracha un mince filet de salive juste devant les pieds d'Albin. Il quitta alors sa pose statique pour reprendre l'attitude de leur première rencontre. Il commença par sautiller sur place en faisant se succéder sur son visage une série de grimace qui le déformèrent. Les plis qui dessinaient une carte parcheminée sur sa face trouvèrent là toute leur utilité. Son manège dura quelques minutes. Il se calma enfin, et consentit à répondre.

– La foire a lieu au moment de la foire. Vous étrangers avez des questions dangereuses. Le Duc ne veut pas les entendre. Mais le Duc a encore un message pour vous. Le Balafré vous fait dire que vous ne devez pas toujours partir du début du chemin. Vous comprenez ?

Albin se tourna vers ses amis et les sonda. Ils lui répondirent tous par une moue dubitative. Il les regarda tous, sauf Aidan, qu'il ne consulta même pas avant de demander au Duc de s'expliquer plus précisément. Sa demande sembla d'ailleurs satisfaire le Duc qui les gratifia d'une pirouette aérienne avant d'accéder à la demande d'Albin.

– Le Duc savait que vous ne sauriez pas. Vous voyageurs partez toujours du même point dans votre monde pour arriver au même point dans notre monde, n'est-ce pas ?

Il n'attendit pas qu'ils confirment avant de poursuivre.

– Notre monde est un passage. Tout le monde. Au moment de venir ici, vous n'avez qu'à vous

concentrer sur l'endroit que vous voulez atteindre, le voir très précisément dans votre tête. Et vous ne devrez pas toujours repartir du début du chemin, mais seulement de l'endroit que vous avez quitté la dernière fois. Le Duc explique bien ? C'est mieux pour les voyageurs. Parce que Midway est loin d'ici. Midway est dans les Terres du Milieu et les Terres du Milieu sont à de nombreux pas de Nonia. Les voyageurs ont un long chemin, mais ne devront pas toujours repartir du début.

Le Duc continua à deviser avec eux, tandis que de grands oiseaux tournaient au-dessus de la ferme, leurs ailes sombres largement déployées. Il donnait l'impression de vouloir les retenir plus longtemps que leur conversation ne l'exigeait. Il leur posa des questions d'apparences purement formelles, mais dont il guettait les réponses presque anxieusement. Il leur demanda par exemple ce qu'ils savaient du Balafré, quelles personnes ils avaient déjà rencontrées, ou ce qu'ils pensaient de Laléa.

A cette dernière question, Titiana répondit avec beaucoup d'enthousiasme, alors qu'elle s'était tue jusque là. Elle leur confia que « je me sens comme chez moi. Et mieux même, bien mieux que ce qui a été mon chez-moi jusqu'à maintenant. Comme s'il n'y avait qu'ici que je pouvais être à ma place. Je sens Laléa qui m'appelle, et c'est à chaque fois un déchirement de le quitter. Ici, j'ai l'impression de respirer vraiment, de vivre enfin, et d'être moi, complètement moi. Je sens un lien entre Laléa et moi. Comme un endroit dont j'aurais longtemps rêvé, et dont je découvre qu'il existe réellement. J'ai l'impression que de tout temps j'aurais dû être ici... ». S'apercevant avec retardement qu'elle avait dérogé à sa règle de discrétion, qu'elle était en train de parler, et que tous la fixaient, Titiana s'arrêta brusquement. Le Duc, qui s'était rapproché d'elle pendant son discours, près au point de gober les paroles de Titiana à peine issue de ses lèvres, se recula lentement, dissimulant l'éclat malsain de son regard derrière ses lourdes et épaisses paupières. Distracts, occupés à comparer leurs sentiments sur Laléa, aucun ne remarqua que le Duc marmonnait des paroles inintelligibles, en tripotant quelque cordon entre ses mains, jetant au-dessus de son épaule des coups d'œil inquiets vers les oiseaux qui s'étaient rapprochés. Seul Aidan, dont l'expérience de Laléa était encore trop fraîche pour en discuter, crut observer l'attitude bizarre du Duc. Mais celui-ci se reprit vite en réalisant la curiosité d'Aidan. Et les oiseaux s'écartèrent.

*Avant qu'ils ne doivent retourner vers leur monde originel, le Duc eut encore le temps de leur expliquer le chemin vers Midway et les Terres du Milieu. Il leur conta aussi la légende de Nonia, et le mystère de la Ferme des Elus. A Nonia et dans les villes qui l'entourent, l'histoire se raconte depuis la création des mondes. C'est du moins ce que l'histoire raconte.*

*Il y a longtemps, presque au début de toutes choses, quand les êtres étaient encore peu nombreux, quand les villes et les terres n'avaient pas encore de noms, une jeune fille solitaire voulut créer un monde dans un monde. Elle ne connaissait pas plus de magie que sa famille ou ses amis, mais elle leur disait souvent que ses rêves à elle étaient plus beaux. Elle partit un matin d'hiver pour construire ses rêves, en emmenant ses sept frères avec elle pour l'aider. Ils étaient plus forts qu'elle. Elle marcha sans s'arrêter, ni pour boire ni pour manger, ni même pour se reposer. Elle avait posé un charme sur ses frères qui la suivaient sans rechigner. Elle ne s'arrêta qu'au matin de l'été, croyant que l'endroit où elle était serait toujours l'été. Ses frères et elle firent pousser les arbres dont ils bâtirent les maisons. Ils construisirent la plus belle ville, la première ville. Il y avait plus de maisons que d'habitants, mais la jeune fille savait qu'un jour ils viendraient pour y avoir comme elle des rêves plus beaux que les autres.*

*Son frère aîné, un géant blond, construisit la ferme de l'ouest. Il avait compris les vœux de sa sœur, mais craignait que de mauvais êtres ne viennent lui voler ses rêves. Il bâtit une grande ferme, qu'il teint en rouge pour qu'elle soit visible de loin. Il prit ses cheveux pour en faire le toit, et ils retinrent les rayons du soleil au sommet de la ferme comme ils l'avaient fait auparavant de son crâne à sa taille. Il décida que quiconque voudrait pénétrer dans la ville de sa sœur devrait d'abord le rencontrer à la ferme. Sa sœur, Nonia, accepta, en ignorant une condition qu'il lui tût : la ferme n'apparaîtrait qu'à ceux qu'il choisirait, ceux qu'il élirait digne de vivre à leurs côtés. C'est ainsi que nul être malveillant ne fut jamais accepté à Nonia. Certains aujourd'hui se vantent encore d'apercevoir la ferme, mais elle se cache plus souvent qu'elle n'apparaît, et Nonia continue à avoir de beaux rêves.*

*L'histoire est belle. Le Duc, cependant, ne raconta pas comment ils pouvaient deviser devant la ferme si aisément. L'histoire est vraie, au moins en partie. Et le Balafré rencontra un jour un descendant du géant blond, auquel il extorqua le secret de la ferme avant de le faire disparaître à son tour. Depuis, la ferme était l'un de ses repaires, le meilleur certainement, parce qu'il n'apparaissait que lorsqu'il le décidait.*

*Il n'a pas tué pourtant le fils du géant blond, car la magie de la ferme est dans la famille. Il l'a fait disparaître pour le protéger de tous ses ennemis qui auraient voulu le débusquer y compris dans ses abris les plus protégés. Et le fils du géant blond est bien traité. C'est en tout cas ce que le Balafré affirmerait si quiconque lui posait la question. Ce que personne n'a jamais fait.*

# Deuxième partie

## CHAPITRE 12 : QUI A LE PLUS DE RAISONS DE PARTIR ?

Les voyageurs allaient vraiment voyager. Ils n'allaient plus seulement traverser. Aidan ne percevait pas vraiment la différence, et les autres ne la réalisaient pas non plus à vrai dire. Seul Merlin imaginait mille dangers sur leur route, et son inquiétude allait croissant. Il leur faisait des recommandations qu'il savait inutiles, car Laléa avait changé. Laléa lui avait échappé depuis le moment où il avait décidé de privilégier sa vie dans le monde « réel », et sa carrière qui s'y jouait. Il n'avait peut-être pas fait le meilleur choix, mais les règles de Laléa l'avaient dérouté, et il craignait de s'y perdre. Il avait vieilli depuis. Il avait conservé le pouvoir, mais seulement en partie, et ne pourrait jamais comparer la Laléa devenue à celle qu'il avait connue. Il le regrettait, parfois, tout en acceptant le fait qu'il préférerait rester étranger à l'aventure. Quelle qu'elle puisse être. Car lui devinait les dangers dont ses élèves ne décelaient pas encore les traces.

Ceux-ci, au contraire de Merlin, auraient renoncé à tout sauf à cette aventure. Ils auraient renoncé à tout pour cette aventure. Il faut dire aussi qu'ils ne considéraient pas abandonner la grand chose. Sauf Aidan, peut-être, qui espérait encore remarcher un jour et retrouver tout ce qu'il avait perdu depuis son accident, ils auraient tous accepté de partir pour Laléa, même sans possibilité de retour. C'est Albin, d'ailleurs, qui émit l'idée qu'ils avanceraient plus vite s'ils n'étaient pas obligés de rejoindre régulièrement leurs chaises roulantes. Il arriva presque à les persuader qu'ils risquaient de ne pas pouvoir mener leur mission à bien par la faute de ces retours incessants. Il savait bien pourtant qu'il leur était impossible de rester dans Laléa. Ils ne pouvaient disparaître sans que Merlin ne soit accusé des crimes les plus horribles par la communauté de Soleilmont. Ils prévoyaient déjà les titres des journaux : « Un professeur massacre les étudiants laissés à sa charge et dissimule les corps. Il n'a conservé que leurs chaises roulantes comme trophée macabre. Il ne s'agit sans doute pas de ses premiers crimes, car des béquilles ont été retrouvées à son domicile. »

Albin supportait de plus en plus difficilement le rejet de son père, les moqueries de ses frères, et le regard que les étrangers posaient sur lui. Depuis l'annonce de son handicap, il n'avait jamais cessé d'être un étranger. A Laléa aussi, il était différent, mais l'exclusion lui était moins douloureuse.

Depuis qu'il avait découvert Laléa, Aidan faisait l'effort de s'intégrer parmi les autres élèves. De les avoir connus debout avait modifié la perspective qu'il avait d'eux. Ils n'étaient plus seulement des bâclés sur roues, mais des êtres qui existaient. Il commençait à les apprécier. Il se moquait de la maladresse d'Arthur, souriait de la timidité de Titiana, était impressionné par les connaissances de Cosmo, bavardait avec Sara. Et ne parvenait pas à sympathiser avec Albin. Mais il en avait pris son parti. Il ne devait pas nécessairement l'aimer parce qu'il ne marchait pas. Aidan commençait à oublier ceux qui avaient été ses amis et qui l'évitaient depuis qu'il n'était plus à la même hauteur qu'eux. Il continuait sa rééducation, mais ce n'était plus sa priorité. Il savait que deux fois par semaine, il pourrait marcher.

Cosmo supportait en serrant les dents la tension entre ses parents. Sa mère avait décrété qu'elle ne parlerait pas à son père tant qu'il n'aurait pas reconnu l'inexistence d'autres dimensions, et de voyages les reliant. Elle s'obstinait avec presque trop de ténacité. Comme si la possibilité d'ailleurs inconnus l'effrayait. Cosmo ne pouvait soutenir aucun d'eux, car il n'avait aucun argument concret à leur apporter. Mais il espérait que son père apporterait une réponse qui expliquerait comment il lui était possible de vivre ce qu'il vivait. Cosmo n'aimait pas les incertitudes, ce qui n'était pas clairement défini. Il avait hâte de retrouver Laléa, parce que chaque voyage posait plus de questions qu'il n'en résolvait. Et il voulait les réponses.

Arthur guettait les signes de vie au chevet de son père. Les machines continuaient à cligno-

ter, mais elles ne disaient jamais ce qu'il voulait entendre. Sa mère parlait à son père comme s'il allait lui répondre et il aurait préféré qu'elle se taise. Il lui semblait que c'était ce qui convenait dans une chambre d'hôpital. Surtout quand le malade n'avait plus ouvert les yeux depuis plusieurs semaines. Même s'il ne l'avouait à personne, il croyait pouvoir trouver à Laléa le moyen de guérir son père.

Sara regardait ses parents s'activer, et se montrait nouvellement calme. Un sourire flottait parfois sur son visage, et ses regards se perdaient dans le vide. Il lui tardait aussi de rejoindre Laléa. Elle se préférait là-bas, et savait qu'il n'y avait que là qu'elle pourrait être préférée. Elle aurait volontiers souscrit à la proposition d'Albin et se serait installée à Laléa. Pour autant, du moins, que les autres élèves le fassent aussi. L'un d'entre eux particulièrement.

Titiana enfin, mystérieuse Titiana, ne disait rien, ne montrait rien. Mais ses yeux brillaient plus fort à chaque fois qu'ils partaient vers Laléa.

Chacun pour des raisons différentes, ils aimaient Laléa. Avaient-ils raison ?

Ils partirent de Nonia, six jeunes sur la route de l'inconnu. Le chemin allait être long, mais ils étaient prêts. Le Duc les avait avertis d'éviter de voyager de nuit, et de ne plus avertir personne de leur recherche du Balafré : l'information risquait de mettre leur mission en danger.

Pour rallier Midway, ils devaient se laisser guider par les soleils. La ville se trouvait sous le point de leur réunion. Ils la reconnaîtraient parce qu'elle était de toute part cernée par l'eau, sertie par cet écrin mouvant et lunatique.

La foire de Midway était un haut lieu de rencontre, les habitants de toutes les terres y allaient nombreux, et les six compagnons trouveraient donc facilement des gens pour les aider s'ils s'égarèrent. Le Duc leur avait néanmoins enjoint de ne pas se montrer trop familiers avec ceux qu'ils croiseraient. Des ennemis pourraient les guetter sous les traits d'affables commerçants. Le Duc leur avait enseigné la prudence. Mais il ne leur avait pas précisé quelle était la meilleure manière d'avancer vers Midway.

Ils partirent, peu avant l'heure où les soleils fêteraient leurs retrouvailles. Il n'y avait qu'une route qui traversait Nonia, ils devaient la poursuivre. Ils se mirent en route, par ordre de l'importance qu'ils s'accordaient. Albin menait la marche, talonné de très près par Aidan. Sara marchait au côté de celui-ci. Cosmo venait ensuite, suivi d'Arthur et de Titiana, qui marchaient de niveau mais pas côte à côte. Chacun ruminait, seuls Aidan et Sara animaient leur marche en discutant. Ils imaginaient tout ce que Laléa pouvait contenir, et c'était à qui avancerait la proposition la plus fantasmagorique. Cosmo écoutait attentivement tout ce qu'ils se disaient, et, ce qui l'inquiétait le plus, c'était que leurs idées les plus inventives, les plus irréalistes, pourraient s'avérer fondées. Jusqu'alors, Laléa ne leur avait rien montré de très différent de ce qu'ils connaissaient, mais il avait la forte impression que ce n'était qu'un répit avant la bataille que leurs sens auraient à livrer devant l'in vraisemblable. Parfois, ce qu'on imagine n'est pas pire que la réalité.

Ils vagabondaient leurs rêves entre des terres désertes, à peine des champs qu'un habile artisan laisserait se reproduire sans intervenir, quand la lumière changea, devint plus bleue, et que l'air se chargea de ce qui aurait été l'électricité dans leur monde. Sans préavis, les soleils démissionnaient et l'orage déclarait sa flamme. En quelques secondes, l'horizon se teintait de nuit, les herbes se couchaient, balayées par des vents lourds et farouches comme des étalons libérés. Les éclairs étaient l'unique lumière. Ils n'avaient nul endroit où s'abriter sur la route plate, et leurs habits furent à tordre avant même qu'il ne pleuve. Des habits qui menaçaient de s'envoler, déchirés par le vent qui voulait les emmener avec lui. Les vents d'orage n'aiment pas la solitude.

Ils s'aplatirent sur le sol, pour offrir moins d'emprise, moins de résistance, au vent qui s'enflait contre eux, s'engouffrait jusqu'à leur peau, s'infiltrait jusqu'à les glacer, sifflait dans leurs oreilles... Leurs vêtements se gonflaient, bosses grotesques qui les déformaient avant de venir les cingler de leur humidité. La route était une rivière, les prairies des rizières, et la pluie venait seulement. Les gouttes se transformèrent en grêlons aux arêtes acérées, qui tombaient lourdement sur eux. Leur peau conserva plusieurs jours des ecchymoses dus à la chute des cailloux d'eau. L'air était tellement chargé d'eau qu'ils buvaient en respirant. Plus d'un toussa comme un noyé tant que dura l'orage. A peine quelques minutes.

Il s'arrêta comme il avait commencé. Les soleils brillaient à nouveau, et l'horizon était clair comme un regard d'enfant quand ils relevèrent la tête. S'ils n'avaient pas été trempés, et la terre autour d'eux, ils auraient pu croire avoir inventé les éléments qui s'étaient déchaînés. Ils scrutèrent le ciel et pas un nuage ne le déparait. L'orage avait accompli sa tâche. Arthur murmura, presque religieusement : « on aurait dit qu'il s'entraînait pour le jour où il sera vraiment en colère ». Il avait parlé bas, mais ils l'entendirent tous dans le calme retrouvé. Pas un ne le contredit, même pas Cosmo. Habituellement, il lui aurait fourni quelque argument scientifique, raisonné et froid, qui aurait tout expliqué. Pour une fois, ils auraient préféré que Cosmo parle. Mais il ne répondit rien à Arthur ; la manifestation qu'ils venaient de subir les avaient tous ébranlés.

Ils repartirent, en se taisant à nouveau. Aidan et Sara ne parlaient pas non plus. Mais leur

silence était différent, plus concentré que quelques minutes auparavant. Comme s'ils guettaient, dans l'absence totale de bruit autour d'eux, le moindre signe annonciateur d'une nouvelle crise du temps. C'est ce jour-là, à ce moment précis, qu'ils remarquèrent à quel point Laléa pouvait être silencieux loin des villes. Anormalement silencieux.

Bientôt, le silence devint ouaté comme par un matin d'hiver. Subtilement, la lumière était devenue blanche, et l'air autour d'eux aussi. La route se perdit dans un soudain brouillard, et des flocons froids vinrent perler leurs cheveux qui n'avaient pas eu le temps de sécher. A nouveau, ils scrutèrent le ciel, tout aussi inutilement. Ils étaient environnés, presque enveloppés d'une chape blanche qui étouffait jusqu'au bruit de leurs pas et que le soleil ne perçait pas. Les flocons perdirent leur douceur, leur rondeur, et révélèrent leur violence intérieure. En quelques secondes, un manteau de neige les recouvrait, et ils ne pouvaient respirer qu'au travers de leurs manches qu'ils avaient monté jusqu'à leur visage pour les protéger. Aidan sentit ses sourcils se transformer en sillons glacés, et ses cheveux en stalactites, juste avant que le ciel ne se rappelle qu'il était bleu. Aussi brusquement que l'hiver les avait surpris, l'été dans lequel ils avaient commencé leur route reprit ses droits. Ils osaient à peine continuer à avancer, craignant une nouvelle furie imprévisible qui déclencherait les éléments en dépit de la raison. Cosmo leur donna le courage de continuer. Il leur rappela que, aussi âpre et dangereuse que se montrait la nature sur cette portion de route, elle se tempérait très rapidement. Ils n'étaient pas véritablement en danger. La constante, c'était le ciel couleur d'océan, et le soleil tendre d'une fin de printemps. Cosmo leur assura qu'ils n'avaient rien à craindre.

Arthur faillit leur dire qu'ils ne pouvaient pas être certains que le beau temps reviendrait toujours. Peut-être que la nature préférerait les accabler de mauvais traitements et oublierait de leur accorder du répit. Mais il regarda leurs traits tirés, et leur visage tendus vers la route qu'il leur restait à suivre, et il comprit qu'ils en avaient tous conscience. Ils ne pouvaient pas être sûrs de ce que la route leur réservait, mais ils ne pouvaient pas s'arrêter juste parce qu'ils craignaient qu'elle ne leur soit pas clémente. Dans le doute ou l'ignorance, la meilleure décision est toujours d'avancer.

Sur la suite du chemin, ils connurent la sécheresse, au point de ramper par terre et de sentir leur gorge devenir du carton gondolé aux plis remplis de poussière. Ils furent pris dans des tourbillons de feuilles tombées d'arbres qu'ils ne voyaient pas. Ils glissèrent sur des plaques verglacées, virent un avion rouler au ralenti au bout d'une route floue et tremblante. Ils sentirent le parfum de mille fleurs invisibles. Le champ ne changeait pas, même en passant par toutes les saisons qu'ils connaissaient. C'était l'air autour d'eux, qui se chargeait sans cesse de nouveaux mois et de nouvelles manifestations. L'air, qui refroidissait, et se réchauffait, sans suite logique, mais sans jamais se répéter. Le temps est changeant, toujours, mais rarement aussi rapidement.

Il se stabilisa seulement quand apparurent à l'horizon autre chose que des mirages, quand ils distinguèrent au loin les premiers toits du prochain village. La dernière partie de leur route fut d'un calme, d'une tempérance à laquelle ils durent se réhabituer. Sans arrêt, ils relevaient le nez, s'attendant à y voir tomber dessus quelque chose de nouveau. Mais le temps resta au beau fixe, et le ciel d'un bleu limpide s'étendit sereinement jusqu'au bout de la route.

Ils atteignirent le village avec un soulagement certain. Albin remarqua qu'ils nommaient toujours les hameaux villages, avant même de connaître leur superficie. Ce village était le premier dont un panneau à l'entrée annonçait le nom. Il s'appelait « Toutem ». Un homme était assis adossé au panneau, son chapeau, qui semblait avoir essuyé trop de pluies et de soleil, frôlait la base des lettres. Il mâchait consciencieusement des noix qu'il puisait dans un large panier posé juste à côté de lui. Une gourde en bois l'attendait de l'autre côté. Il avait tout disposé pour pouvoir se contenter du minimum de mouvement.

Il releva à peine la tête à l'arrivée des voyageurs trempés, serrant frileusement contre eux des vêtements qui ne les réchauffaient plus beaucoup, mais les coins de sa bouche s'étirèrent tandis qu'il prenait une nouvelle noix et entreprenait de la décortiquer.

Sara avait l'impression qu'ils devaient lui parler, qu'il était comme un sphinx qui accorderait seul le droit de passage dans sa cité. Elle fit donc un effort pour empêcher ses dents de continuer à claquer – la dernière attaque avait été très, très froide- , et s'adressa à l'homme passif devant eux. Elle ne put que l'interpeller, avant qu'il ne dresse la main pour l'interrompre, dégage un morceau de coquille qui s'était glissé entre ses dents et ne le crache sur le côté. Alors seulement il les regarda en face.

*Il semble que cette habitude déconcertante ait en fait été une coutume de Laléa. Une discrétion apparente, un frein à la curiosité. Les six compagnons durent souvent paraître impolis, eux que leur infatigable curiosité poussait sans cesse à dévisager. Heureusement pour eux, personne ne prit à cœur de s'en offusquer. Du moins, pas avant un certain temps.*

– Vous venez du champ qui chante les temps, n'est-ce pas ? Non, ne répondez pas, c'est tellement évident. Moi aussi, je l'ai traversé en mon temps. Vous ne manquez pas de cran, c'est sûr. D'autant que j'ai entendu dire que le champ devenait plus méchant avec le temps.

En réalité, son discours n'était pas aussi compréhensible. L'homme mangeait à moitié ses mots. Comme s'il ne pouvait s'empêcher de continuer à mâcher, même sans noix en bouche.

– Et vous venez d'où comme ça, les jeunes ?

Sara déglutit et répondit.

– Là, on vient de Nonia. Mais en fait, on vient de loin, de plus loin.

Impassible, l'homme reprit une noix, machinalement.

– Vous venez de loin, hein ? Bah, pourquoi pas, j'ai entendu d'autres histoires, et qui n'étaient pas moins étranges. P'têt' que vous venez de loin, et p'têt' aussi que les temps vont changer. Mes vieux os sentent le vent se lever, et mes vieux os ne mentent pas. M'est avis que vous'aut ne devriez quand même pas vous en vanter si haut. Les temps sont pas les mêmes, pour sûr, et y a des gens qui pourraient ne pas aimer ça. Rien n'est com' avant. Retenez bien ça, mes jeunes amis : rien n'est comme avant.

Son regard se fit plus perçant, plus insistant comme il prononçait ses paroles. Mais ils n'eurent pas le temps de s'y attarder, car la porte les appelait déjà. Ils ne réalisèrent pas non plus, dans leur précipitation à partir, que c'était la seule phrase que l'homme avait articulée clairement.

Après leur départ, il reprit mélancoliquement une noix dans son panier, sans un regard vers ceux qui venaient de le quitter si brusquement. Comme s'il lisait dans les cicatrices de la coquille quelque message à lui seul destiné, il répéta « Les temps changent », puis recommença à la décor-tiquer.

Sara se rapprochait de plus en plus d'Aidan. Quand il la regardait, il n'oubliait plus jamais qu'elle pouvait marcher, fière et libre comme si la route lui revenait de droit. Il ne voyait plus ses muscles avachis ou son menton tremblant, il connaissait la grâce qui s'y dissimulait. Elle devenait belle dans le monde réel parce qu'il la voyait telle.

Albin aurait voulu être un homme dont les poings savent se fermer pour se battre avec lui. Il connaissait Sara depuis l'enfance, quand il lui apprenait le nom des infirmières dans les couloirs des hôpitaux. Au long des années, elle avait été sa sœur, sa confidente, sa lumière. Jamais son affection ne s'était démentie. Elle était la seule à savoir le remettre à sa place, la seule à qui il le permettait. Depuis qu'Aidan avait franchi la porte de leur classe, Sara ne s'était plus jamais moquée d'Albin, et il ne voulait pas s'avouer que ses remarques estampillées d'ironie lui manquaient.

Il avait besoin d'un allié dans sa lutte. Il venait souvent s'épancher près de Cosmo, relever les moindres détails qui pouvaient être reprochés à Aidan. Il aurait voulu que Cosmo lui soumette un plan de vengeance qui aurait évincé Aidan pour longtemps. Mais Cosmo ne partageait pas sa vindicte. Il se contentait de hocher la tête d'un air appliqué. Une attitude qu'il empruntait de plus en plus souvent, y compris dans les cours où il avait eu l'habitude de briller ou chez lui. Ses parents ne se manifestaient qu'une politesse froide et de mauvais augure. Il était persuadé qu'ils ne s'adressaient même plus la parole quand il n'était plus présent. Il s'en voulait d'avoir été la cause innocente de ce conflit et de n'avoir pas le droit de le résoudre. Cosmo cherchait à comprendre le voyage, pour apporter à son père ce que ses expériences ne l'aidaient pas à trouver : des preuves. Il était persuadé que l'énergie que celui-ci manipulait dans ses laboratoires n'était pas le seul ingrédient nécessaire. Dans l'ignorance, cependant, il devait se taire, et observer, impuissant, le fossé se creuser chaque jour davantage entre ses parents. Il ne prêtait par conséquent qu'une oreille distraite aux récriminations d'Albin. Albin qui continuait à se confier à lui, parce qu'Arthur était trop distrait et Titiana trop douce.

Il arriva pourtant, sans que leur rivalité entretenue ne diminue, qu'Albin et Aidan en viennent à s'apprécier, ou, du moins, à se reconnaître mutuellement une certaine valeur.

L'école organisait régulièrement des sorties, dites pédagogiques, prétextes à un relâchement de l'ordre et de l'autorité que les professeurs maintenaient déjà à grand-peine dans les murs de leurs classes. Une de ces sorties, accessible, ce qui n'était pas coutume, aux élèves les moins mobiles, devait réunir les élèves dans la salle aux tapis rouges d'un théâtre extérieur à la ville. Le déplacement devait s'effectuer en car. Partis à l'heure, ce qui était rare, les élèves arrivèrent sur place avant que les portes du théâtre ne s'ouvrent pour eux. Ils réussirent à convaincre les professeurs qui les accompagnaient de visiter la ville, et ne tardèrent pas à s'éparpiller en suffisamment de petits groupes pour que les professeurs ne puissent pas tous les surveiller.

Les élèves de la classe interdite imitèrent leurs compagnons, et, en suivant la rue principale de la ville, aboutirent chez un glacier à la devanture tentante. Les coupes qu'il proposait leur promettaient des plaisirs gustatifs que la ville de Soleilmont n'avait pas l'habitude d'éveiller. Une concertation rapide les poussa à entrer dans cette boutique alléchante.

Aidan prit les commandes. C'était plus facile pour eux tous que de voir la tête du marchand changer et se plisser devant le refus ou la gêne de les servir suite à leurs difficultés d'élocution. Les coupes étaient grandes et bien remplies, leurs fauteuils aussi remplissaient l'espace de la petite salle où leur arrivée n'avait jamais été prévue. Ils ne pouvaient prendre place sur les confortables banquettes que le propriétaire des lieux avaient installées pour ces clients. Résignés, ils allèrent s'aligner au fond de la salle, tandis qu'une serveuse rougissante déposait sur les bras de leurs fauteuils des plateaux en équilibre précaire. Ils devaient faire attention à leurs gestes, plus encore que d'habitude, s'ils ne voulaient pas renverser sur eux leurs glaces délicieusement fondantes et abondamment colorées.

Quelques minutes à peine après leur installation qui n'était même pas de fortune, d'autres élè-

ves les rejoignirent, attirés eux-aussi par l'annonce de glaces aux parfums inédits et de tailles grandiloquentes. Il ne leur fallut pas longtemps pour repérer les rescapés de la mobilité qui s'amalgameaient difficilement contre le mur trop étroit. Les hommes, en groupe, se sentent plus forts, et ont souvent cette étrange envie de se le prouver mutuellement. Les adultes de cette salle, figures de la raison, étaient remarquablement passifs. Les élèves qui venaient d'arriver remarquèrent rapidement que personne n'intervenait pour interdire les moqueries et piques habituelles qu'ils réservaient aux « bâclés ». Les visages se détournaient, fermés ; ils avaient perdu le reste de civilité ou d'honneur qui auraient dû les faire réagir. Face à cette liberté, cette acceptation tacite, les élèves ne se continrent plus. L'un d'eux s'avança, un petit adolescent au visage grêlé de boutons, un bonnet strié de poussière enfoncé jusqu'aux sourcils, laissant dépasser sur sa nuque quelques mèches de cheveux filasses et ternes. Il était entré chez le glacier sur les pas du reste du groupe, détonnant furieusement avec leur allure de respectabilité et de sages garçons propres sur eux. Ces si sages garçons encouragèrent l'adolescent, Timmy, quand il se campa, ergotant, devant Arthur, juste après avoir pris la coupe de glace qui hésitait sur le plateau et l'avoir versée sur le pantalon de ce dernier. Pour une fois, Arthur n'avait pas eu à faire culbuter lui-même sa nourriture. Ce n'était pas ce qui allait le consoler.

Ils étaient coincés, bloqués contre un mur qui se couvrait de buée, livrés à la merci d'adolescents sans morale. Ils n'avaient pas d'échappatoire. Un regard dans la salle suffit à Albin pour comprendre qu'aucun des adultes présents ne prendrait la défense des étrangers. Etrangers, ils l'étaient doublement. Jusqu'à quel point pourrait se déchaîner la troupe et son fou au bonnet avant que quelqu'un ne vienne les libérer ? La haine se lisait dans leurs yeux, dévoilée, une haine accumulée pour chaque jour où ils avaient dû affronter la différence. L'espace de liberté soudain qui leur était offert leur révélait la profondeur de leur dégoût. En un court instant, la dizaine d'adolescent présents se brancha sur la folie entretenue depuis longtemps par Timmy. Ils étaient hors du temps, hors d'atteinte. Albin et ses amis sentaient, voyaient la colère s'enfler dans ceux qui leur faisaient face. Pour confirmer leurs inquiétudes, Timmy sortit de la poche de son blouson un couteau qu'il déplia avec un petit sourire mesquin. Lui aussi savait que les minutes qui allaient suivre allaient sonner son avènement ; il pourrait saigner les bâclés et soigner son entrée chez les rejetons des plus respectables familles de Soleilmont.

Aidan restait dans l'expectative ; il avait vu Timmy exhiber sa lame glaciale, mais ne pouvait croire qu'il avait vraiment l'intention de l'utiliser. Il dut pourtant se rendre à l'évidence quand Timmy entama la joue de Sara d'un geste langoureux à l'extrême, insistant sur le sang qui perlait tandis qu'elle se rétractait sans pouvoir reculer. Derrière Timmy, l'un des adolescents poussa un soupir qui sifflait, et fit mine de se diriger vers la sortie. Le leader apparent du groupe, un ancien camarade d'Aidan, le rappela à l'ordre d'un simple regard : il n'était plus temps de se désister.

Albin passa à l'offensive, le jeu était déjà allé trop loin. Il avança son fauteuil jusqu'à écraser les pieds de Timmy, le bousculant avec les bras de son siège sans plus craindre de renverser la glace qui finissait de fondre dans sa coupe. Elle se répartit sur le jeans mal coupé de Timmy, l'inondant de la hanche au genou. Le plateau suivit de près la coupe de verre qui s'écrasa au sol en une gerbe de morceaux de verre colorés. Il fut arrêté dans son élan par le groupe compact des adolescents qui bloquaient la porte. Le sourire de leur chef de file n'était lui pas mesquin, plutôt carnassier. Timmy, les traits déformés par la rage, vint se planter à côté d'Albin, brassant l'air de son couteau et promettant à Albin mille utilisations vengeresses de celui-ci.

Albin n'avait progressé que de quelques mètres avant d'être à nouveau arrêté. Dans son fauteuil, il était plus vulnérable qu'il ne l'aurait souhaité. Il savait qu'il devait agir vite, et leur imposer une puissance qu'ils n'admettaient pas, car ils étaient plus nombreux que lui, et il aurait beau se démener, écraser encore quelques pieds peut-être, ils n'auraient aucun mal à l'arrêter. Il suffirait que l'un d'entre eux le prive de ses roues, sa seule arme, et il serait sans défense.

Mais Albin était brave. Il connaissait les légendes indiennes, et leurs lois qui imposaient de ne pas mourir en lâche. Son militaire de père avait eu plus d'influence qu'il ne le supposait sur son fils aîné. Ignorant délibérément Timmy, campant son regard dans celui du garçon qui lui faisait face, un bon élève qui ne chahutait qu'en-dehors des cours, il recula lentement et repartit en arrière. Timmy s'écarta machinalement sur son passage, et Albin put alors s'élancer brusquement vers

Michel, le dirigeant de ses adversaires, le bousculant rudement, à tel point que celui-ci retomba à quatre pattes, une position qui ne pouvait manquer de le vexer. Albin n'eut pas l'occasion d'aller beaucoup plus loin, les acolytes de son nouvel ennemi avait enfin réalisé qu'il ne leur opposerait pas une grande résistance sans son fauteuil, et l'avait lancé par terre comme un vulgaire paquet de chiffons sales.

Ils se défoulaient sur lui, à coups de pieds et de poings, le griffant, déchirant ses vêtements. Leur chef, relevé et plein de hargne, contemplait leur ouvrage, à peine satisfait, tandis que Timmy attendait de faire à nouveau jouer son couteau, quand Aidan s'approcha, s'adressant directement à Michel.

Ensemble, ils avaient accumulé les victoires en rugby, avaient pris leur première cuite, ils étaient souvent sortis avec les mêmes filles, parfois presque simultanément. Aidan ne le reconnaissait plus sous ce masque de brutalité et de violence, cette apparence d'homme incapable de ne pas se montrer le plus fort. Néanmoins, il allait se prévaloir de leur ancienne complicité pour que la situation ne dégénère pas plus qu'elle ne l'avait déjà fait. C'est avec cet espoir en tout cas qu'il s'était avancé.

Dans son dos, ses nouveaux amis étaient bien plus pâles que les glaces immaculées qu'ils ne dégustaient plus. Sara se retenait péniblement de pleurer, tandis qu'Arthur, lui, s'était laissé envahir par les larmes et hoquetait à grand bruit, sa glace continuant de sécher, nappe gluante, sur ses vêtements. Cosmo semblait dégoûté, plus encore qu'à son habitude, par ces extraits d'humanité, et Titiana fixait un point lointain au-delà de la porte inaccessible qui menait à l'extérieur.

Comment Aidan pourrait-il convaincre cet ami d'enfance, ennemi de sa nouvelle engeance, de leur accorder ce qui n'était que leur dû, la paix relative qui venait de se troubler au-delà du nécessaire ? Il l'ignorait lui-même, et était plus inquiet qu'il ne voulait le paraître. Mais il y avait quelques minutes déjà que plus personne dans cette salle ne se souciait des apparences.

Quand Aidan interpella Michel, celui-ci hésita à le reconnaître dans ce garçon amputé qui n'arrivait pas à sa hauteur. Sa lucidité vacillante mit quelques instants à venir à son renfort, et ne se manifesta que par un vague sourire condescendant adressé à son condisciple. Michel n'avait pas vraiment envie d'être distrait de ce qui se déroulait à ses pieds, et qui n'était rien d'autre que le prélude d'un massacre.

Déjà, il y reportait son attention, et Aidan dut le rappeler. Michel se retourna à regret, et consentit à écouter sa requête. Aidan s'exprima simplement, en tâchant de ne pas détourner son regard de celui de Michel, et de ne surtout pas le laisser s'attarder sur le sang qui sourdait insidieusement hors du corps d'Albin, ou sur ses yeux affolés mais emplis d'une conscience douloureuse.

En s'efforçant d'articuler lentement, pour traverser l'épaisse gangue qui devait engluier le cerveau de Michel pour qu'il agisse comme il le faisait, Aidan lui demanda la liberté. L'implora serait plus juste, parce qu'il n'arrivait plus à se sentir complice de cette graine de meurtrier.

- Michel, le jeu a peut-être été un peu trop loin, tu ne crois pas ?
- Quel jeu ? Michel parlait au ralenti, hypnotisé ou en transe de violence.
- Je crois que tout le monde a compris qu'on ne devait pas t'embêter. Laisse nous sortir maintenant, s'il-te-plaît. Aidan n'avait pu empêcher sa voix de trembler et de monter dans les aigus sur ses derniers mots, supplique pitoyable. Mais Albin venait de laisser échapper un gémissement entre ses dents serrées, et il avait cruellement résonné dans l'espace enfermé.
- Pourquoi es-tu si pressé de partir ? Aidan était incapable de dire à quel point Michel était inconscient de ce qu'impliquait la scène qui prenait corps.
- Albin saigne, Michel. C'est peut-être dangereux. Tout ça est allé un peu trop loin.
- Albin ? Evidemment. Michel ne connaissait pas le nom des disloqués, pourquoi l'aurait-il appris ? Aidan lui désigna Albin du menton, tellement impuissant à le sauver.
- Oh. Michel n'avait pas de commentaires à ajouter. Et alors ?
- Laisse-nous sortir Michel. On ne racontera à personne ce qui s'est passé ici, mais laisse-nous sortir. Maintenant.

Michel lui réitéra son sourire vague et condescendant.

- Et pourquoi je ferais ça ?

Leur destin à tous allait se jouer dans les raisons qu'Aidan allait pouvoir fournir à Michel. Plus

que jamais, il regrettait l'accident, et ses conséquences qui l'avaient amené dans cette salle trop étroite.

– Parce qu'on a été amis depuis la primaire. Parce que tu habites à seulement deux maisons de chez moi, et que nos pères déjeunent ensemble tous les mardis. Parce que je t'ai présenté ma cousine et que tu sors encore avec elle... Parce que je suis sûr que tu n'as pas vraiment envie de finir en prison pour meurtre.

Michel se détourna d'Aidan, mais il avait cette fois l'air de réfléchir. Les minutes étaient longues, et les secondes de verre filé. Enfin, à contrecœur, mais parce qu'il le fallait bien, il rappela à l'ordre ses chiens de garde assoiffés de haine. Aidan se rendit alors compte qu'il avait retenu sa respiration tant que Michel n'avait rien dit.

Michel réussit même à retenir Timmy. Il possédait l'autorité de naissance, et le regard glacial qu'il darda sur lui le transforma en l'équivalent d'un caniche apeuré. Avec réticence, et uniquement parce qu'il l'avait ordonné, ses autres compagnons replacèrent Albin sur son fauteuil, répugnant soudainement à le toucher, obliquant leur regard pour ne pas croiser ceux des autres. Ils n'avaient pas encore honte mais ça ne tarderait pas. Ils s'écartèrent ensuite pour laisser le passage aux éclopés de la réalité, fixant obstinément un sol sur lequel commençait à s'étaler en rigoles un sang sombre et chargé. Les clients, comme les employés, continuaient à ignorer tout ce qui ne les concernaient pas, poussant le respect de la vie privée un peu plus loin que requis.

Alors qu'Aidan allait franchir la porte, les cinq autres l'ayant précédé, Michel l'appela une dernière fois.

– Aidan. Je t'ai écouté cette fois-ci. En mémoire de ce que tu as été. A partir de maintenant, on ne se connaît plus. Et si tu me demandes encore quelque chose... Je ne l'entendrai pas.

Aidan sortit, il savait que les choses seraient irrémédiablement différentes.

Quand ils furent suffisamment éloignés du glacier, Albin grimaçant sous l'effort et regrettant d'avoir refusé le fauteuil électrique qui lui avait été proposé, ils firent halte sur une petite place de terre battue, habitée seulement de quelques pigeons égarés. Albin avait l'os de la jambe cassé, il devait avoir percé la peau sous le jeans tendu et imbibé de sang, il avait le visage tuméfié et une profonde éraflure à la nuque perdait son lot de liquide vital ; il avait peut-être d'autres blessures qui n'apparaissaient pas de prime abord, mais il ne se plaignait pas. Ils savaient, ils savaient pertinemment qu'ils allaient devoir retrouver leurs professeurs, justifier d'un accident quelconque les blessures d'Albin et l'accompagner à l'hôpital, car il avait été sévèrement brisé. La joue de Sara, perlée de sang comme un brin d'herbe au matin, méritait aussi qu'une infirmière se penche dessus. Mais ils avaient tous besoin de reprendre leur souffle.

Cosmo remercia Aidan, et les autres acquiescèrent : ils n'avaient pas encore la force de soutenir une conversation normale. Seul Arthur ajouta, d'une petite voix d'enfant apeuré : « J'aimerais être à Laléa. On aurait été en sécurité là-bas ». Ils hochèrent tous la tête, oubliant les monstres griffus qui sortaient la nuit, les routes aux temps changeant et les dangers innombrables dont ils ne pouvaient pas encore avoir conscience. Laléa devenait leur royaume de rêve, le refuge oublié où tous les enfants sont des héros, le monde où ils avaient leur place.

Observant Albin qui tirait sur son jeans en essayant de placer sa jambe de manière à former un angle moins incongru, Aidan réalisa la force de celui qu'il avait toujours pris pour un fantoche bruyant. Pour la première fois peut-être depuis qu'ils s'étaient rencontrés, il lui adressa directement la parole.

– Albin, je voulais te dire. Tu as été très courageux de prendre ainsi la défense de Sara. Et d'aller vers eux aussi franchement, alors qu'ils étaient plus forts et plus nombreux que toi. Je ne sais pas si j'aurais pu le faire. Tu peux vraiment être fier de toi.

Ce qu'Albin lui répondit alors, Aidan n'allait plus jamais l'oublier. C'est à ce moment-là qu'il comprit vraiment que les bâclés n'étaient pas différents du reste de l'humanité, et qu'il cessa de se sentir supérieur à eux. Albin lui dit « Ce n'est pas parce qu'on n'arrive pas à tenir la tête droite qu'on n'a pas de raisons de le faire. ». Il remercia aussi Aidan pour son aide, entamant une phase de réconciliation. Mais c'était sa première phrase qui avait été la plus importante. *Ce n'est pas parce qu'on n'arrive pas à tenir la tête droite qu'on n'a pas de raisons de le faire.*

Après les événements qui s'étaient déroulés, il était clair pour chacun des voyageurs interdits que la priorité était Laléa. Ils avaient l'intime conviction qu'en accomplissant ce qu'on leur demandait là-bas, ils en ressortiraient grandis de ce côté-ci des mondes. Ils avaient fourni des explications encore plus boiteuses qu'eux sur ce qui s'était passé, et tous ceux qui les avaient entendus avaient donné l'air de les croire. Peut-être parce qu'ils ne voulaient pas véritablement entendre la vérité. Seul Merlin avait obtenu la version complète, qui, d'une certaine manière l'avait rassuré : quoi qu'il attende de l'autre côté de la frontière invisible, ce ne pourrait pas être pire que ce qu'ils avaient déjà vécu. Mais il y avait longtemps que Merlin n'avait pas visité Laléa.

Ils repartirent, main dans la main, cercle indivisible. Ils étaient sur la route de Midway, ils venaient de dépasser Toutem. Le serpent jaune qui s'étendait devant eux ne permettait nul détour, il n'y avait qu'une route et ils devaient la suivre.

Il n'y avait qu'une différence, mais elle était de taille : c'était la nuit. Aidan, qui n'avait pas connu la fosse dans laquelle ils avaient été enfermés, ne comprit pas pourquoi ils observaient l'obscurité avec autant d'anxiété. Les herbes dans les champs semblaient plus hautes que jamais, aptes à dissimuler toute créature hideuse qui souhaiterait les y guetter. Seul Arthur, prouvant encore une fois sa légendaire distraction, fut aussi interloqué que lui devant l'attitude de ses compagnons. Sara leur fournit l'explication, chuchotant, la voix pâle, qu'ils devaient rester sur leurs gardes et éviter tout bruit qui résonnerait dans le sombre silence, attirant comme des oiseaux de proie des entités affamées. Comme Aidan allait émettre le regret qu'ils n'aient pas emporté d'armes avec eux, Titiana se retourna vers lui. Il eut le temps de voir sous le rayon de lune argenté qu'elle paraissait désolée quand elle affirma « il n'y a pas d'armes à Laléa. Il n'y en a jamais eu, et ça ne risque pas de changer. Laléa est la paix. » Aidan ne pouvait se débarrasser de la désagréable impression qu'elle avait lu dans ses pensées, et qu'elle était désolée non pas de l'absence d'arme, mais parce qu'il n'avait pas compris cette absence. C'est sans doute pour cette raison qu'il ne lui rétorqua pas que des monstres griffus n'étaient pas la meilleure représentation de la paix. Et, évidemment, aucun d'entre eux n'avait encore vu l'armée que le Balafré rassemblait patiemment en attendant leur arrivée.

Le chemin qui les menait au Balafré était sombre, il n'y avait pas d'étoiles pour les guider. Seule une lune lointaine aurait pu éclairer leur chemin, mais elle s'obstinait à s'attarder sur Titiana, la nimbant d'une auréole de lumière presque pailletée, somptueuse parure qu'elle portait avec panache en tête de la troupe. Car, pour la première fois, Titiana s'était placée d'elle-même en avant. Albin avait voulu la retenir, toujours son ego de héros, mais Cosmo l'en avait empêché. Plus observateur, il avait noté que Titiana irradiait une puissance faite de lumière et d'assurance. Il n'aurait pu dire d'où elle provenait, ni quand le changement s'était effectué, mais il avait l'impression confuse que c'était là l'unique place qui revenait à Titiana : loin devant eux. Or, même si Cosmo honnissait les impressions confuses, il voulait vérifier jusqu'à quel point elle était fondée. Son sens scientifique le propulsait finalement au-delà de l'absurde. Puisqu'il ne pouvait plus se baser sur aucune de ses connaissances chèrement acquises, Cosmo allait agir de manière empirique. Et laisser se dénouer en chacun de ses camarades la personnalité que Laléa révélait. Il regrettait juste de ne pas avoir fréquenté Aidan auparavant, et de n'avoir que peu de points de comparaisons pour le situer. Cosmo, malgré toute son attention, n'avait pas encore remarqué que lui-aussi avait changé. Son acceptation de tout ce que leur situation comportait d'étrange en était la preuve la plus flagrante. Mais il n'était pas prêt à admettre un bouleversement aussi radical : si le monde se transformait, il ne pouvait plus faire confiance qu'à ce qu'il était. Il lui fallait au moins un élément stable. Et, comme un véritable scientifique, il était parfaitement capable de tout justifier, y compris les petites différences de son comportement.

Ils avancèrent toute la nuit jusqu'à l'aube. Aucun monstre, aucun ennemi ne les attaqua. Albin crut souvent entendre derrière eux des pas furtifs, deviner dans les herbes mouvantes de grandes

ombres poilues qui se déplaçaient, une ou deux fois il perçut même un rire dément, aigu jusqu'à la folie, répercuté comme entre des collines qui s'en renverraient l'écho, mais suffisamment lointain pour qu'il ne puisse pas en être persuadé. Peut-être se méfiait-il trop, mais il préférait rester sur ses gardes au cas où la lune déciderait de ne plus partager sa lumière et son pouvoir avec Titiana. Car il en était venu à la même conclusion que Cosmo : d'une manière qu'il n'aurait su expliquer, Titiana les protégeait des monstres qui les suivaient. Albin craignait l'abandon de la lune, car il avait remarqué qu'elle était seule, alors qu'il y avait quatre soleils. Il y avait là une différence qui l'inquiétait. Il ne fut soulagé qu'au retour du matin, non pas progressif comme une aube quiète, mais instantané. Comme si un dieu lointain avait manipulé un interrupteur qu'il ne concevait que gigantesque. Depuis ses incursions dans Laléa, l'imagination d'Albin se réveillait.

Le paysage changea progressivement autour d'eux ; peu à peu des arbres firent leur apparition, bordant la route de leur ramure. D'abord espacés les uns des autres, ils se rapprochaient régulièrement au point de bientôt former une forêt. Leurs feuilles translucides se foncèrent, leurs branches se multiplièrent, leurs racines, lombrics indécents, zébraient le chemin. Très vite, ils furent encerclés. Les arbres leur fermaient la vue ; se retournant, Sara ne distinguait plus les prés qu'ils avaient parcourus. De plus en plus hauts, les arbres ne laissèrent bientôt plus filtrer que quelques rares rayons de soleil, juste suffisants pour que les voyageurs ne perdent pas le mince sentier qui avait été la route. Pourtant, ils ne se sentirent pas oppressés, pas avant d'avoir atteint le cœur de la forêt. Quand les feuilles eurent oublié leur pure teinte d'émeraude, quand les troncs devinrent irréels, mous comme des ballons qui ne rebondissent plus, quand la sente se rétrécit, fragile veinule, alors seulement ils réalisèrent leur vulnérabilité au creux de la forêt. Albin se sentait observé, épié, suivi même. Cette forêt ferait un refuge tout à fait plausible pour des monstres qui craignaient la lumière. Tellement soucieux de se retourner fréquemment pour surprendre toute menace qui serait à ses traces, il ne remarqua pas l'absence d'animaux autres que ceux qu'il y imaginait. Absence qui ne l'aurait certes pas rassuré. Il ne vit pas non plus les feuilles s'étaler et devenir aussi grandes que des plats à tarte, ni que feuilles, troncs et branches, racines et sentier se teintaient progressivement de bleu. La lumière qui perçait les irisait d'une couleur océane, chargeant même l'air d'une nuance différente. La forêt n'avait plus aucune ressemblance avec ce qu'elle était à son commencement. Les troncs étaient assez larges pour y abriter des familles entières, ils auraient pu à peine en faire le tour en se tenant tous les six main dans la main.

Ils étaient encerclés, et pas seulement par des arbres. Ils le sentaient confusément mais n'auraient pu le prouver. C'était une branche qui se pliait soudain, un sursaut de l'ombre, des regards sombres qui se dissimulaient à peine devinés. La forêt était hantée, et ce n'était pas l'effet de leur imagination.

Ils atteignirent le cœur de la forêt. Un suffoquement de bleu, une submersion dans la couleur ; leur peau, leurs cheveux, leurs vêtements même illustraient la gamme, de l'indigo au turquoise. Ils s'arrêtèrent, simultanément ; parfois, il y en a juste de trop.

Ils étaient seuls, six adolescents perdus dans une forêt trop bleue, et l'instant d'après ils étaient des centaines. Surgis de derrière ces branches mêlées et ces fourrés trop tranquilles, des dizaines de bêtes étranges les entouraient. Le sol autour d'eux en était couvert, ainsi que les arbres, aussi haut qu'ils pouvaient le repérer. Leur attitude n'était pas menaçante, ils n'étaient pas très grands, mais exagérément nombreux. Dès qu'il les vit apparaître, le temps d'un clignement de paupière pour que la forêt se peuple, Albin se tint sur ses gardes, tandis qu'Aidan supputait qu'un couteau pour le moins ferait une arme qu'ils auraient pu emporter avec eux. Albin ne relâcha ses muscles tendus qu'en comprenant, en même temps qu'Arthur, que la soudaine faune qui les encerclait était uniquement constituée de ce qu'ils avaient pris jusqu'ici pour des poupées mécaniques. Des schirbs, à la peau aussi bleue que les arbres, de tailles diverses, fixant sur eux leurs larges yeux sombres et, surtout, amicaux.

Les schirbs les scrutaient avec autant de curiosité qu'eux-mêmes le faisaient. Avec un peu plus d'attention, Sara fut bientôt capable de distinguer une mère tenant son enfant accroché à sa poitrine, un vieillard courbé par l'âge, la tête couverte d'une touffe de poils blancs, un groupe de jeunes franchement amusés... Aucun n'avait l'air effrayé, ni même vraiment surpris de les voir là.

L'espace tout autour d'eux s'était empli de schlirbs, dont certains leur souriaient d'un air engageant, étirant leurs visages dans une grimace grotesque qui remontait leurs joues et aurait certainement fait s'esclaffer la troupe toute entière dans d'autres circonstances. Dans l'état où ils se trouvaient, il n'y eut qu'Arthur pour commencer à pouffer, derrière ses mains jointes, puis à rire franchement. Il relâchait la tension de toute la nuit écoulée, et aussi celle des derniers jours.

Intrigué par ce bruit, un jeune schlirb s'avança, timidement. Sa mère le rappela à l'ordre, mais il ne prêta pas attention à ses injonctions. Les entendant, Albin comprit le nom qui leur avait été donné : les sons qu'ils émettaient ressemblaient peu ou prou à ceci « *Schlirb. Schlirb, schlirb, schlirb. Schliirb.* » Ce n'était peut-être pas un nom très recherché, à bien y réfléchir, mais il avait le mérite d'être clair. Le schlirb s'arrêta à quelques centimètres d'Arthur, juste assez loin pour pouvoir décamper au cas où il voudrait l'attraper.

Arthur n'avait pas de telles intentions. Il s'accroupit pour l'observer de plus près, tandis que le schlirb hésitait à partir ou à rester, se dressant sur ses pattes de derrière et se rasseyant sans parvenir à se décider. Derrière Arthur, ses amis restaient inquiets, Albin devisageait à tour de rôle les schliirbs les plus proches, guettant la moindre velléité d'attaque. Ceux-ci l'imitaient, plus ou moins consciemment, détaillant la rencontre entre l'étranger et un des jeunes membres de leur tribu.

Le schlirb regardait Arthur droit dans les yeux, le fixant de ses larges pupilles marrons, de cette teinte un peu foncée des marrons grillés. Il tendit une main aux quatre doigts terminés par des ventouses, la secouant dans l'air avant de la poser sur Arthur une fraction de seconde. Comme celui-ci ne réagissait toujours pas, le schlirb s'enhardit et reposa sa patte finement articulée un peu plus longtemps, tâtant les vêtements et bientôt le visage d'Arthur. Il s'amusaient de leurs différences, allant jusqu'à rire, ses frêles épaules secouées par sa joie, en fourrageant dans ses cheveux. Ses mimiques devinrent plus compatissantes quand il laissa doucement glisser sa paume le long du visage d'Arthur, avant de le prendre dans ses bras d'un seul élan.

Immédiatement, Albin voulut se précipiter vers Arthur, il voyait dans cet enlacement une agression. Cosmo le retint, il avait remarqué que les schliirbs avaient poussé d'un bel ensemble un soupir de soulagement ; le schlirb venait d'adopter Arthur. Une adoption particulière : il était petit au point de ne pouvoir enserrer son cou de ses bras réunis, et disparaissait dans l'étreinte qu'Arthur lui rendait, y laissant juste surnager une frimousse contentée.

Arthur caressait doucement le dos du schlirb, en prononçant des sons sans sens véritable « bonne bête, bonne bête ». Le schlirb l'imitait, modifiant juste un peu les mots pour les adapter à son langage « *schlirbonn, schlirbonn...* ». Un dialogue imparfait qu'Albin interrompit brusquement : s'ils ne courraient aucun danger près des schliirbs, il était inutile de s'attarder plus longtemps. Il ne croyait pas que les démonstrations d'affection inter-rationnelles fassent partie de leur mission.

A regret, et convaincu malgré lui qu'Albin avait raison, Arthur tenta de redéposer le schlirb par terre, de le rendre à sa famille. Mais celui-ci s'accrocha obstinément à Arthur, se serrant contre lui de toute la force de ses bras minces. Arthur releva la tête et devisagea chacun de ses compagnons de route, quémendant leur aide. Ils détournèrent leur visage à tour de rôle. Seul Albin se décida. Il se dirigea fermement vers Arthur et son accessoire, et agrippa vigoureusement le plus petit des deux pour les séparer. Ses bras étirés, la douleur se lisant sur sa face, le schlirb poussa de déchirants cris de détresse, sans cesser de fixer Arthur, pour l'implorer ou l'accuser, souhaitant si visiblement son soutien qu'Arthur n'y put résister. D'une voix rauque, mais solide, il somma Albin de le lâcher. Si le schlirb ne voulait pas le quitter, il l'emmènerait avec lui. Et Arthur défiait l'un d'entre eux de s'y opposer. L'autorité toute neuve d'Albin s'effrita sous la détermination d'Arthur : personne ne voyait d'inconvénient majeur à lui adjoindre un nouveau compagnon. Même Cosmo, le fanatique de l'ordre, n'y trouvait rien à redire. Ce qu'il n'avoua pas, quand il refusa son support à Albin, c'est qu'il comptait profiter de cette expérience pour étudier d'un peu plus près ces étranges bestioles bleues, ces marsupiaux nus, ces schliirbs peu farouches.

*Plus tard, ils apprendraient pourquoi l'absence de schliirbs autour d'eux avaient fréquemment inquiété leurs interlocuteurs. Pour chaque mariage qui se célébrait, un bienveillant donateur offrait un schlirb, recueilli après un rituel précis. Le schlirb devenait garant de la famille en création, et du soutien de celui qui s'instaurait ainsi bienfaiteur. Aucun parent n'aurait laissé ses enfants errer*

*sur les routes sans au moins un schlirb pour les accompagner. Sauf s'ils étaient d'une engeance telle que les schlirbs eux-mêmes les rejetaient. Et tous accordaient uniment confiance au jugement de ces babillards bleutés.*

Ils reprirent leur route vers Midway. Progressivement, le chemin s'élargit et les feuilles des arbres redevinrent vertes. Le schlirb, qui refusait de quitter les bras d'Arthur, ne cessait de se tortiller pour observer le chemin ou grimacer gentiment vers ceux qui l'entouraient. Amusée, Sara se rapprocha d'Arthur :

– Tu dois lui donner un nom.

– Un nom ?

– Et bien oui. On ne peut pas toujours dire « le schlirb » en parlant de lui, ça manque de personnalité. Et c'est un mâle ou une femelle, d'abord ?

– Je n'en sais rien. A quoi peut-on voir ça ?

– Peut-être que c'est comme pour nous. Laisse-moi regarder...

Arthur écarta le schlirb de son torse, tentant qu'il arrête de gigoter tandis qu'ils scrutaient son entrejambe. Sur ces entrefaites, Cosmo et Aidan s'étaient mêlés à la conversation, et les paris allaient bon train sur le genre du schlirb. Aidan était persuadé qu'il s'agissait d'un mâle, Cosmo et Sara d'une femelle, et Arthur ne parvenait pas à se décider. Titiana, derrière eux, semblait indifférente à la discussion, et Albin grommelait en tête du groupe. Levant la tête, et constatant ces marmonnements, Aidan le prit à partie et le défia de deviner le sexe du schlirb. Le sourire ironique, et le regard dangereux, Albin rejoignit le gros du groupe, et pointa différents endroits du schlirb :

– Là, vous voyez ces oreilles, elles sont rondes, celles des femelles sont pointues. Son visage est triangulaire, comme ceux des femelles, mais ses yeux sont plus petits. Il a les sourcils qui se rejoignent, ses doigts sont plus rapprochés. Les femelles ont le pouce et le deuxième doigt fortement écartés, sans doute pour mieux tenir leurs petits. Il a un orteil à l'arrière des pattes postérieures, et son ventre est lisse. Les femelles l'ont divisé d'une ligne. Il s'agit d'un mâle.

Albin s'éloignait déjà, et Cosmo le rattrapa, impressionné. Ce qui ne lui arrivait pas souvent. Il voulait savoir comment Albin avait pu ainsi relever tant d'éléments sur les schlirbs.

– Mon père est fana de chasse. Je ne pouvais pas partir avec lui, mais quand j'étais enfant, je l'espérais. Je regardais tous les documentaires animaliers, et j'ai lu tout un tas de bouquins. Je croyais que s'il voyait que je connaissais bien les animaux, il m'emmènerait. Il ne l'a jamais fait, bien sûr, mais j'ai au moins appris comment regarder les animaux. Il y a une chose, surtout, que j'ai retenu.

– Ah bon, laquelle.

Albin détailla Cosmo. Ses yeux brillaient d'impatience, et de plaisir anticipé.

– Regarde-toi, tu as tellement envie d'apprendre quelque chose qu'on dirait un chien auquel on va laisser un biscuit.

– C'est possible, et alors ? !

– Tu as raison. Ce que j'ai retenu, et je crois que ça ne vaut pas que pour les animaux, c'est que les preuves les plus évidentes ne sont pas toujours les meilleures.

– Oh...

– Maintenant, fini de discuter, on a encore de la route à faire.

Albin repartit d'un bon pas, et distança Cosmo. Pour la première fois, il avait révélé un peu des blessures qu'il dissimulait sous son arrogance, et il n'avait pas vraiment envie de s'y attarder.